

L'OMBRE DE FRESNES

Studio Thriller



L'Ombre de Fresnes

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

| | |
|---|----|
| Chapitre 1 : L'Appel du Fleuve | 4 |
| Chapitre 2 : Le Mur de Silence | 11 |
| Chapitre 3 : Le Chiffon du Mort | 18 |
| Chapitre 4 : L'Indicateur Terrifié | 26 |
| Chapitre 5 : Pluie de Plomb | 33 |
| Chapitre 6 : La Fausse Piste : Le Caïd | 39 |
| Chapitre 7 : L'Aile Fantôme | 45 |
| Chapitre 8 : Le Sacrifice du Maton | 52 |
| Chapitre 9 : Le Miroir Brisé | 58 |
| Chapitre 10 : L'Affrontement sous l'Orage | 65 |
| Chapitre 11 : Le Maître des Pantins | 72 |
| Chapitre 12 : L'Ombre Perpétuelle | 80 |

Chapitre 1

L'Appel du Fleuve

CHAPITRE 1 : L'APPEL DU FLEUVE

La Seine ne rend jamais ce qu'elle prend sans une grimace.

À quatre heures du matin, sous le pont d'Austerlitz, l'eau ressemblait à de l'huile de vidange. Noire. Épaisse. Chargée de secrets organiques et de déchets industriels. Le projecteur du canot de la Brigade Fluviale balayait la surface, découpant des tranches de lumière dans la brume poisseuse.

Le crochet a mordu dans le tissu. Un bruit de succion gazeuse. Puis le corps a émergé.

Le Commandant Franck Valais écrasa sa cigarette sous son talon. Une habitude de vieux flic. Le goût du tabac froid collait à son palais comme une mauvaise nouvelle. Il s'approcha du quai, là où les plongeurs déposaient la forme humaine enveloppée dans un sac mortuaire noir.

— Il a passé du temps là-dedans, grogna Lemoine, le légiste de garde. La faune aquatique a commencé le travail de nettoyage.

Valais ne répondit pas. Il observait.

Le cadavre était celui d'un homme d'une quarantaine d'années. Musclé, malgré la décomposition. Un visage mangé par le sel et le courant. Mais ce n'était pas le visage qui importait.

Lemoine saisit le bras gauche du mort. La peau était fripée, translucide, comme du papier sulfurisé mouillé. Le légiste braqua sa lampe torche.

— Regardez ça, Franck.

Sur l'avant-bras, une série de chiffres bleutés perçait l'épiderme livide. Une calligraphie amateur, mais profonde. Des cicatrices de prisonnier.

****452-908-B.****

Valais sentit une décharge d'adrénaline remonter le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas un code de gang. C'était un matricule. Et pas n'importe lequel. La lettre "B" à la fin indiquait le quartier de haute sécurité (QHS).

— C'est un numéro d'écrou, murmura Valais.

— Vous connaissez la maison ?

— C'est Fresnes.

Trente minutes plus tard, Valais franchissait la porte d'entrée de la Maison d'Arrêt de Fresnes.

L'atmosphère changea instantanément. On ne rentre pas à Fresnes, on se fait absorber par elle. L'odeur frappa Valais au visage : un mélange écœurant de tabac froid, de javel industrielle et de sueur ancienne. C'est l'odeur de l'ennui et de la peur.

Il traversa le premier sas. Le bruit métallique du verrou qui s'enclenche derrière lui résonna comme un coup de feu. *Clac.* Puis un deuxième. *Clac.*

Le Commandant connaissait l'histoire de ce lieu. Construit à la fin du XIXe siècle par

l'architecte Henri Cellier. Une structure panoptique monumentale. Des couloirs interminables conçus pour que l'œil de la loi puisse tout voir, tout le temps. Mais aujourd'hui, l'œil était aveugle.

Le Lieutenant Morel, un jeune surveillant aux yeux cernés, l'attendait dans le couloir de l'administration. Le bourdonnement des ventilations défectueuses rendait la conversation difficile. Un sifflement constant, électrique, irritant.

— Commandant Valais ? Le Directeur vous attend, mais il y a un problème.

— Lequel ?

— Le matricule que vous nous avez transmis par radio. 452-908-B.

— Et ?

— C'est celui de Marc-André Sorel. Un "poids lourd" du grand banditisme. Braquage de fourgon, double homicide. Il purge une peine de vingt-deux ans.

Valais s'arrêta net sous un néon qui clignotait avec une régularité de métronome. Le reflet bleuté lui donnait un air de spectre.

— "Il purge" ? Au présent ?

— Oui, Monsieur le Commandant.

Morel sortit un trousseau de clés massif. Le cliquetis métallique était incessant, un bruit de chaînes qui ponctue chaque pas dans ce labyrinthe de béton.

— Sorel est en cellule 312. Quartier de Haute Sécurité. Division 3.

— Impossible, coupa Valais. J'ai son cadavre sur une table d'autopsie à l'Institut Médico-Légal. Le tatouage est authentique. La peau a été marquée il y a des années.

— Alors on a un fantôme en cellule, répondit Morel sans l'ombre d'un sourire.

Ils s'engagèrent dans le "couloir des soupirs". Le sol en linoléum était usé jusqu'à la corde. Chaque porte de cellule était une plaque d'acier froid, striée de rayures. Les

cris étouffés des détenus et le bruit des radios lointaines formaient une rumeur de fond, une jungle sonore prisonnière du béton.

Ils arrivèrent devant la 312. Une porte renforcée, double verrouillage.

— Personne n'est sorti d'ici depuis la promenade d'hier, expliqua Morel. Et la promenade se fait sous escorte de trois agents. Sorel est un profil "DPS" : Détenu Particulièrement Signalé. On ne le perd pas de vue.

Morel s'approcha de l'œilleton. Il fit glisser le cache métallique. Un bruit sec. Il regarda, fronça les sourcils, puis se recula pour laisser la place à Valais.

Le Commandant colla son œil à la petite lentille de verre.

À l'intérieur, la cellule était exiguë. Trois mètres sur deux. Un lit scellé au sol. Une odeur de renfermé qui semblait filtrer à travers la porte.

Un homme était assis sur le lit, le dos appuyé contre le mur de briques peintes en blanc sale. Il lisait un livre de poche. Ses muscles étaient saillants sous son débardeur gris.

Sur son avant-bras gauche, bien visible, le matricule : **452-908-B.**

Valais sentit une goutte de sueur froide couler entre ses omoplates. L'homme dans la cellule tourna la tête. C'était le même visage. La même mâchoire carrée. La même cicatrice fine qui barrait le sourcil droit.

Sorel posa son livre et fixa l'œilleton. Ses yeux étaient sombres, vides de toute émotion. Il sourit légèrement, comme s'il savait.

Valais se recula violemment.

— Ouvrez cette porte, ordonna-t-il.

— Commandant, la procédure exige la présence du chef de détention pour le QHS...

— OUVREZ !

Morel, intimidé, inséra la clé de sûreté. Le mécanisme tourna dans un cri de métal torturé. Le pêne se libéra. La porte pivota lourdement.

Valais entra le premier, la main sur la crosse de son Sig Sauer, par réflexe.

— Sorel ? debout.

L'homme ne bougea pas. Il continuait de sourire. Son regard était fixé sur un point derrière Valais.

— Vous arrivez tard, Commandant, dit l'homme d'une voix de papier de verre. Le fleuve a déjà parlé ?

Valais s'approcha. Il y avait quelque chose de faux dans la lumière de la cellule. Quelque chose qui ne collait pas avec la réalité physique des lieux. Il saisit le bras de l'homme pour vérifier le tatouage.

Le contact ne fut pas celui de la peau humaine.

C'était froid. Rigide.

Valais tira sur le bras. L'homme ne résista pas. Il bascula en avant d'un bloc.

Le Lieutenant Morel laissa échapper un cri étouffé.

Ce n'était pas un homme. C'était une sculpture de cire et de silicone d'un réalisme terrifiant. Une réplique parfaite, articulée, dont les yeux de verre semblaient encore se moquer d'eux.

Mais le plus troublant n'était pas le mannequin.

Sous le corps de cire, sur le drap de lit froissé, quelqu'un avait déposé un petit récepteur radio, réglé sur une fréquence précise. Un bourdonnement s'en échappait.

Valais se pencha et ramassa un morceau de papier glissé sous le traversin.

Une seule phrase y était inscrite, d'une écriture soignée :

"Le matricule n'est pas une identité, c'est une destination. Bienvenue dans l'Ombre."

Soudain, toutes les lumières du couloir s'éteignirent.

Le bourdonnement de la ventilation s'arrêta net, plongeant la prison dans un silence de tombeau. Puis, un son nouveau s'éleva. Un son que Valais connaissait trop bien.

Le cliquetis électronique de toutes les serrures magnétiques de la Division 3 qui se déverrouillaient simultanément.

Dans l'obscurité, les premières portes de cellules commencèrent à grincer en s'ouvrant.

— Morel... murmura Valais en sortant son arme. Dites-moi que vous avez une lampe torche.

Mais Morel ne répondit pas. Dans le noir complet, Valais n'entendit qu'un bruit de chute lourde, suivi par le froissement d'un tissu qu'on traîne sur le béton.

Et une voix, basse, juste derrière son oreille :

— Ne bougez pas, Commandant. Le fleuve n'a pas fini de réclamer ses morts.

****[FIN DU CHAPITRE]****

Chapitre 2

Le Mur de Silence

****CHAPITRE : Le Mur de Silence****

Fresnes n'est pas une prison. C'est une nécropole de béton armé posée sur la banlieue sud. Un monstre de six divisions, conçu en 1898 par Henri Giniez, capable de digérer des milliers d'âmes sans jamais saturer.

Elias Thorne coupa le contact de sa vieille Mustang. Le silence qui suivit fut brutal. À travers le pare-brise, les murs d'enceinte se dressaient comme des falaises grises sous un ciel de plomb. Il rajusta son col. L'air était chargé d'une humidité poisseuse, une odeur de pluie qui refuse de tomber.

Il franchit le premier sas. Le protocole fut lent. Meticuleux. On lui retira son téléphone, ses clés, son couteau suisse, et jusqu'à sa dignité.

— Thorne. Détective privé, dit-il au surveillant derrière la vitre blindée. J'ai rendez-vous avec le Directeur.

L'homme ne répondit pas. Il se contenta de presser un bouton. Un déclic pneumatique. La porte s'ouvrit.

L'ambiance le frappa à l'estomac dès le premier couloir. Ce n'était pas le bruit qui dominait, mais une texture sonore. Le bourdonnement basse fréquence des ventilations défectueuses. Un râle mécanique qui semblait pomper l'oxygène pour le remplacer par une vapeur de javel industrielle et de tabac froid. Les néons, fixés au plafond bas, grésillaient avec une régularité de métronome. Ils clignotaient, projetant

des éclats de lumière crue sur le sol de linoléum usé.

Thorne fut escorté. Chaque pas résonnait. Et partout, ce son qui définit Fresnes : le cliquetis métallique des trousseaux de clés. Un bruit lourd, autoritaire, qui rappelle à chaque seconde qui possède le pouvoir et qui ne le possède plus.

Le bureau du Directeur, situé dans l'aile administrative, tranchait avec la décrépitude des coursives. Moquette épaisse. Bois sombre. Mais l'odeur de javel, elle, s'était infiltrée jusque sous la porte.

Le Directeur, un homme nommé Vasseur, ne se leva pas. Ses mains étaient jointes sur un buvard vert forêt. Ses yeux, deux billes d'agate froide, ne cillaient pas.

— Monsieur Thorne. Votre réputation vous précède, commença Vasseur. Mais Fresnes n'est pas une scène de crime ordinaire. C'est une institution.

— Une institution qui semble perdre ses effectifs, répliqua Thorne en s'asseyant sans y être invité. Je cherche des informations sur le matricule 44-12. Et sur ce qui est arrivé au Commandant Valais.

Le visage de Vasseur se figea. Une politesse glaciale s'installa, plus épaisse qu'un gilet pare-balles.

— Les registres de la Division 3 sont sous scellés administratifs. Raison de sécurité nationale.

— La sécurité nationale a bon dos quand on parle d'une cellule vide et d'un officier disparu.

— Monsieur Thorne, écoutez-moi bien.

Vasseur se pencha en avant. La lumière du néon au-dessus de lui vacilla, sculptant des ombres profondes dans les orbites de son crâne.

— Vous êtes ici parce que vous avez des entrées au Ministère. Mais ici, le Ministère est loin. Ici, il n'y a que la règle. Et la règle dit que vous n'irez pas plus loin que ce bureau. Les registres n'existent pas pour vous. Valais n'existe pas pour vous.

Thorne sortit une cigarette, se souvint qu'il était dans un bâtiment public, et la garda simplement entre ses doigts.

— Pourquoi vos gardiens ont-ils l'air de revenir du front, Monsieur le Directeur ?

Vasseur ne répondit pas. Il fixa un point derrière l'épaule de Thorne.

— L'entretien est terminé. Un gardien va vous raccompagner. Évitez de traîner dans les couloirs.

Thorne fut pris en charge par un jeune surveillant. Le badge indiquait "Lemoine". Le gamin ne devait pas avoir vingt-cinq ans, mais son visage était marqué par des cernes violacés. Ses mains tremblaient légèrement lorsqu'il manipulait son imposant trousseau de clés.

Ils s'engagèrent dans le grand couloir central, celui qui dessert les divisions. Le fameux "pôle téléphonique".

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici, Lemoine ? demanda Thorne d'une voix basse.

Le gardien ne répondit pas tout de suite. Il regardait partout. Ses yeux sautaient d'un

recoin d'ombre à un autre. Chaque grincement de porte le faisait tressaillir.

— Deux ans, finit-il par lâcher. Mais c'est plus pareil.

— Depuis quand ?

Lemoine s'arrêta devant une grille de fer forgé. Il inséra la clé, mais ses doigts boudinés ratèrent la serrure. Le cliquetis métallique résonna contre les murs de béton, amplifié par l'acoustique de la galerie.

— Depuis qu'il circule, murmura le gardien.

— Qui ça, "il" ?

Lemoine tourna la tête vers Thorne. Ses pupilles étaient dilatées par une terreur brute, animale.

— On ne l'appelle pas. On ne le regarde pas. Après l'extinction des feux, les caméras de la Division 3 saturent de neige. Et l'ombre... elle marche. Elle ne fait pas de bruit. Pas de clés. Pas de pas. Juste un froid qui vous gèle la moelle.

— Une ombre ? Vous parlez d'un détenu ?

Lemoine ricana, un son nerveux et sans joie.

— Un détenu ? Monsieur, les détenus se barricadent avec des matelas contre les grilles pour ne pas être vus. Les plus durs chialent comme des gosses quand les néons commencent à clignoter à 22 heures. Ils savent.

Thorne observa le couloir. Au bout, la Division 3. Un trou noir où la lumière semblait mourir avant d'entrer.

Soudain, un bruit sourd monta des profondeurs du bâtiment. Un martèlement rythmique. *Boum. Boum. Boum.*

— C'est quoi ? demanda Thorne, la main glissant instinctivement vers l'emplacement vide de son holster.

— Le chahut, répondit Lemoine, le visage livide. Ils sentent qu'il arrive.

Le vacarme s'intensifia. Des centaines de détenus frappaient simultanément sur leurs portes en métal. Un tonnerre de fer qui ébranlait les fondations de la prison. C'était un cri collectif. Une alarme humaine.

— Je dois vous faire sortir, balbutia Lemoine. Maintenant !

Ils pressèrent le pas. Thorne jeta un dernier regard vers la Division 3.

Au milieu du couloir, à cinquante mètres de là, une silhouette se dessina. Elle ne semblait pas solide. C'était une tache de noirceur plus dense que l'obscurité environnante. Elle ne marchait pas, elle s'étirait le long du mur de béton, absorbant la faible lumière des néons.

Les lumières au-dessus de Thorne commencèrent à grésiller violemment. L'odeur de javel disparut, balayée par une effluve soudaine et écœurante. L'odeur de la vase. L'odeur d'un fleuve en crue qui charrie des cadavres.

— L'Arpenteur... hoqueta Lemoine en forçant le dernier sas.

Thorne se retrouva projeté à l'extérieur, sur le parvis. La porte lourde se referma avec un fracas de guillotine.

Le silence revint. Pesant. Absolu.

Thorne resta un instant immobile, le souffle court. Il regarda ses mains. Elles tremblaient.

Il sortit son carnet et nota une seule phrase, la main encore crispée par l'adrénaline :
Vasseur ment. La prison n'appartient plus à l'administration.

Il allait ranger son carnet quand il sentit quelque chose dans sa poche de veste. Un objet qu'il n'avait pas en entrant.

Il glissa ses doigts à l'intérieur et en sortit un petit morceau de tissu humide. Un lambeau de chemise bleue. L'uniforme des commandants de police.

Il y avait un nom brodé dessus, partiellement déchiré : ****VALAIS****.

Et au dos du tissu, écrit avec ce qui ressemblait à du sang séché :

"Regarde sous le fleuve."

Thorne leva les yeux vers les fenêtres étroites de la Division 3. Tout en haut, derrière les barreaux, une unique lumière s'alluma, puis s'éteignit.

C'était un signal.

Il n'était pas venu chercher la vérité à Fresnes. Il était venu se faire piéger par elle.

Au loin, le bourdonnement des ventilations reprit, mais cette fois, il ressemblait à un rire.

Thorne monta dans sa voiture. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Si le matricule était

une destination, alors il venait de recevoir son billet.

****[FIN DU CHAPITRE]****

Chapitre 3

Le Chiffon du Mort

CHAPITRE : LE CHIFFON DU MORT

La pluie fine de l'Île-de-France commençait à cingler le pare-brise de sa Ford grise, garée sur le parking des officiels. Thorne ne démarra pas. Il fixa le morceau de tissu bleu posé sur le siège passager.

VALAIS.

Le nom flottait dans l'habitacle comme un reproche. Le commandant Valais n'était pas censé finir en lambeaux de chemise dans la poche d'un flic de l'IGPN. Il était censé être en retraite, pêchant le gardon dans le Berry. À la place, il était devenu un message codé.

Thorne reprit sa respiration. L'air était saturé de l'odeur du tabac froid de ses propres cigarettes et de cette effluve de javel industrielle qui semblait suinter des murs de la prison de Fresnes. Une odeur qui s'accrochait à la peau, aux cheveux, à l'âme.

Il ne pouvait pas partir. Pas encore.

Il sortit de la voiture. Le vent rabattit les pans de son trench-coat. Au-dessus de lui, la masse sombre de la Division 3 l'observait. Des milliers d'yeux invisibles derrière des meurtrières de béton.

Il se dirigea vers le bâtiment administratif, direction le "Greffé". C'est là que les morts laissent leur dernière trace matérielle.

Le couloir du Greffe était un tunnel de néons agonisants. Ils clignotaient avec un bourdonnement électrique qui lui vrillait les tempes. Le sol en lino gris était usé jusqu'à la corde par des décennies de pas lourds.

Un surveillant l'attendait derrière un guichet vitré, blindé, strié de rayures. Un homme au visage de cire, dont le seul signe de vie était le mouvement mécanique de sa mâchoire sur un chewing-gum.

— Inspecteur Thorne. Je viens pour les effets personnels du commandant Valais. Dossier 74-B.

Le gardien ne répondit pas. Il fit glisser son regard sur l'insigne de Thorne, puis se tourna vers une étagère métallique. Les trousseaux de clés fixés à sa ceinture s'entrechoquèrent. Un cliquetis sec, répétitif. Le métronome de la captivité.

Il revint avec un sac en plastique scellé. Un sac transparent qui contenait la fin d'une vie d'homme.

— Signez ici.

Thorne signa. Le stylo bille fuyait. Une tache d'encre noire, comme une flaque de pétrole, s'étala sur le registre.

Il emporta le sac dans une petite salle d'attente désolée, à l'écart du flux des avocats et des familles. Une pièce carrée, meublée d'une table en bois boulonnée au sol et de deux chaises en plastique. Le bruit de la ventilation était ici plus fort. Un souffle rauque, irrégulier, comme si le bâtiment lui-même était en train de s'étouffer.

Il ouvrit le sac.

L'odeur sauta à la gorge de Thorne. C'était l'odeur de Valais. Un mélange de sueur rance, de savon bon marché et de cette peur acide que secrètent les hommes qui se savent condamnés.

Il sortit les objets un à un.

Une montre dont le verre était brisé. Arrêtée à 03h14.

Une alliance en or usée.

Un briquet Zippo gravé aux initiales de la promotion 88 de l'Ecluse-des-Saints.

Et la veste. Une veste de costume grise, froissée, souillée par la poussière de la cellule.

Thorne la manipula avec précaution. Il cherchait quelque chose que les fouilles rituelles de l'administration auraient manqué. Les surveillants de Fresnes étaient rodés, mais ils cherchaient des lames, de la drogue ou des téléphones. Ils ne cherchaient pas des secrets de flic.

Il tasta le revers. Rien.

Les poches latérales. Vides.

La poche intérieure. Un ticket de métro périmé.

Thorne fronça les sourcils. Il passa ses doigts le long de la couture du bas, là où la doublure rencontre le tissu extérieur. Il sentit une légère résistance. Une épaisseur anormale. Presque imperceptible.

Il sortit un canif de sa poche. La lame de 5 centimètres brilla sous le néon instable. Un geste précis. Le fil de soie céda dans un crissement discret.

Il glissa deux doigts dans la fente.

Ses phalanges effleurèrent un papier glacé, rigide. Il le tira doucement vers lui.

C'était un plan. Mais pas un plan d'architecte classique. C'était une photocopie de vieux plans de la fin du XIXe siècle, l'époque où Henri Ginain avait conçu ce monstre de béton pour remplacer les prisons insalubres de Paris.

Le dessin représentait la structure en étoile de Fresnes. Les divisions rayonnant autour du poste central. Un panoptique parfait.

Mais sur ce plan, à l'encre rouge, quelqu'un avait ajouté une excroissance.

Une ligne fuyante partait de la Division 3, s'enfonçant sous les fondations, traversant les zones de sécurité. Elle menait à un rectangle isolé, situé bien au-delà des murs d'enceinte, sous ce qui semblait être le terrain vague bordant la Bièvre.

À l'intérieur du rectangle, deux mots écrits d'une main tremblante :

"AILE 13"

Thorne sentit un froid polaire envahir sa poitrine.

Fresnes compte douze divisions. Douze ailes de détention. L'Aile 13 n'existait pas. Elle n'apparaissait dans aucun rapport annuel, sur aucun organigramme de la Direction de l'Administration Pénitentiaire. C'était un mythe urbain de surveillant en fin de carrière. Une légende pour effrayer les nouveaux arrivants.

Il regarda de plus près. Autour du rectangle, des annotations techniques.

Débit d'air : 0.

Pompage constant requis.

Accès via collecteur Nord.

Soudain, le bourdonnement de la ventilation s'arrêta.

Le silence qui suivit fut plus violent qu'une détonation. Thorne resta immobile, le plan entre les mains. Dans le couloir, le cliquetis des clés reprit. Mais ce n'était plus le rythme nonchalant du gardien du Greffe. C'était un pas rapide. Militaire.

Plusieurs hommes.

Thorne replia le plan et le glissa dans sa botte, contre sa cheville. Il remit la veste dans le sac plastique juste au moment où la porte de la salle d'attente s'ouvrait avec un fracas métallique.

Deux hommes en uniforme noir, sans insigne de grade, se tenaient sur le seuil. Des visages fermés, des yeux dissimulés derrière des visières sombres. Derrière eux, le directeur adjoint de la prison, un homme nommé Vasseur, le visage blafard.

— Inspecteur Thorne, dit Vasseur d'une voix monocorde. Il y a eu une erreur de procédure. Les effets du commandant Valais font l'objet d'une saisie prioritaire par le ministère.

Thorne se leva lentement. Il sentait le papier contre sa peau.

— Le ministère est un peu lent, Vasseur. J'ai déjà signé le registre.

— Le registre peut être effacé, inspecteur. Rendez le sac.

L'un des hommes en noir fit un pas en avant. Sa main droite flottait près de son étui de service. Un geste qui n'avait rien d'un protocole administratif. C'était une menace d'exécution.

Thorne tendit le sac en plastique. Son visage resta de marbre, mais son cerveau

tournait à plein régime.

— Prenez-le. Il n'y a rien là-dedans à part de la tristesse et de la sueur.

L'homme s'empara du sac, vérifia sommairement le contenu, puis fit un signe de tête à Vasseur.

— Vous devriez partir, Thorne, lança le directeur adjoint sans le regarder. Fresnes est une vieille dame colérique. Elle n'aime pas les curieux.

Thorne ne répondit pas. Il sortit de la pièce, passa entre les deux gardes dont l'odeur de cuir neuf et d'huile d'arme remplaçait celle de la javel.

Il traversa de nouveau le couloir des néons. Le Greffe était maintenant désert. Le gardien au chewing-gum avait disparu.

Il sortit enfin à l'air libre. La pluie s'était intensifiée.

Il monta dans sa voiture, verrouilla les portières. Ses mains tremblaient légèrement. Il sortit le plan de sa botte et le déplia sur le volant.

Il se souvint des paroles sur le morceau de tissu.

"Regarde sous le fleuve."

La Bièvre. Le fleuve qui avait été enterré, canalisé, transformé en égout géant sous les fondations de la prison.

Thorne alluma le plafonnier. Il suivit du doigt la ligne rouge sur le plan. Elle ne s'arrêtait pas à l'Aile 13. Elle continuait plus bas, vers une zone marquée d'une croix noire.

Sous la croix, un chiffre. Un matricule.

****666-X.****

À cet instant, son téléphone vibra dans sa poche. Un numéro masqué.

Il décrocha.

— Thorne ? fit une voix déformée par un modulateur, un son métallique, inhumain.

— Qui est-ce ?

— Si vous allez dans l'Aile 13, n'oubliez pas une chose. À Fresnes, on n'enterre pas que les morts. On enterre ceux qu'on ne peut pas tuer.

Un clic sec. La ligne coupa.

Thorne leva les yeux vers le rétroviseur. Dans la pénombre du siège arrière de sa voiture, il vit un reflet qu'il n'avait pas remarqué en montant.

Un petit objet était posé sur la banquette.

Une clé. Une vieille clé en fer forgé, lourde, médiévale.

Et attachée à la clé, une étiquette de morgue avec son propre nom : ****INSPECTEUR THORNE****.

Au-dessus de lui, dans la Division 3, la lumière de la fenêtre étroite s'alluma à nouveau.

Cette fois, elle resta allumée.

Le piège venait de se refermer, et Thorne tenait lui-même la clé de sa cellule.

****[FIN DU CHAPITRE]****

Chapitre 4

L'Indicateur Terrifié

L'étiquette de morgue pesait plus lourd que la clé en fer. Thorne la serra dans sa paume, les bords cartonnés s'enfonçant dans sa chair. Son propre nom. Son propre matricule de cadavre.

Il ne resta pas dans sa voiture. Rester immobile, c'était accepter d'être une cible.

Il sortit, ferma la portière d'un coup sec. La pluie de novembre sur Fresnes n'était pas de l'eau, c'était un linceul liquide, froid et gris. Il traversa le périmètre de sécurité, contournant les projecteurs qui balayaient le bitume comme des doigts accusateurs.

Direction : les sous-sols de la Blanchisserie Centrale. Un bloc de béton brut, situé à la lisière de la Division 3. Un lieu où l'odeur de la sueur des prisonniers était censée disparaître sous des tonnes de chlore.

Thorne s'engouffra dans l'escalier de service.

L'air changea instantanément.

L'odeur frappa Thorne au visage : une mixture écœurante de tabac froid, de javel industrielle et de poussière de béton. Le bourdonnement des ventilations défectueuses résonnait dans ses tempes. C'était un son grave, lancinant, un battement de cœur mécanique qui semblait pomper l'oxygène hors de la pièce.

Au-dessus de lui, les néons clignotaient. Un cycle irrégulier. *Flash. Obscurité. Flash.* Le gaz à l'intérieur des tubes agonisait dans un sifflement électrique.

— Tu es en retard, Thorne.

La voix venait d'un recoin sombre, derrière une pile de sacs de linge sales. Thorne ne sortit pas son arme. Il connaissait cette voix. Une voix de papier de verre, usée par trop de nuits en cellule d'isolement.

Momo, dit « Le Rat ».

L'homme émergea de l'ombre. Il ressemblait à son surnom : un corps noueux, une colonne vertébrale voûtée, et des yeux qui ne fixaient jamais un point plus de deux secondes. Il tenait une cigarette roulée, éteinte, qu'il mâchonnait nerveusement.

— J'ai trouvé une clé, Momo. Et une étiquette.

Le Rat s'arrêta net. Ses pupilles se rétractèrent sous la lumière crue d'un néon qui se stabilisa un instant.

— Une clé médiévale ? En fer ?

— Comment tu sais ?

Le Rat cracha un morceau de tabac. Il tremblait. Un tremblement fin, pathologique, qui agitait ses mains jaunies par la nicotine.

— C'est la clé de la « Cave des Oubliés ». On ne t'a pas invité à une réunion, Thorne. On t'a invité à ton propre enterrement.

Thorne fit un pas en avant, imposant. Sa carrure d'inspecteur de la PJ contrastait avec

la silhouette rachitique de l'indicateur.

— Parle. C'est quoi cette histoire de matricule 666-X ? On me dit qu'à Fresnes, on n'enterre pas que les morts.

Le Rat ricana, un son sec comme un craquement d'os. Il désigna les murs suintants de la blanchisserie.

— Tu entends ce bruit ? Le cliquetis des clés des matons ? Pour toi, c'est l'ordre. Pour nous, c'est le décompte des secondes avant l'abattoir. Écoute-moi bien, parce que je ne le redirai pas. À Fresnes, l'administration est une passoire. Mais le système qu'ils ont mis en place dans l'Aile 13... c'est de l'orfèvrerie.

Il s'approcha, son haleine fétide mêlée à l'odeur chimique de la javel.

— On appelle ça les « Fantômes de la République ». Des détenus sans famille, des mecs de passage, des profils dont personne ne réclamera jamais le corps. Un matin, le médecin légiste signe un constat de décès. Arrêt cardiaque. Overdose. Suicide par pendaison. On ferme le sac. On emmène le cercueil.

— Et ensuite ? demanda Thorne, le muscle de sa mâchoire contracté.

— Ensuite, le cercueil est rempli de sacs de sable. Et le détenu ? Le détenu se réveille dans un sous-sol, de l'autre côté du mur. Officiellement mort. Juridiquement inexistant.

Thorne sentit un froid plus vif que la pluie de Fresnes lui glacer le sang.

— Pour en faire quoi ?

Le Rat baissa la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un souffle, à peine audible sous

le ronflement des turbines.

— Des nettoyeurs, Thorne. De la main-d'œuvre jetable. Tu as déjà entendu parler du « Syndicat du Chlore » ?

Thorne fronça les sourcils. Le nom lui disait quelque chose. Des rumeurs dans les dossiers classifiés de la DGSI.

— Un groupe spécialisé dans l'effacement de scènes de crime, murmura Thorne.

— Pas n'importe quelles scènes, corrigea Le Rat. Les scènes politiques. Les bavures d'État. Les appartements où un ministre a fait une overdose avec une escort de luxe. Les villas où un intermédiaire en armement s'est fait suicider de trois balles dans le dos. Il faut des types qui n'existent pas pour nettoyer le sang des puissants. Si un nettoyeur parle, on s'en fout. Il est déjà mort sur les registres de Fresnes. On le liquide pour de vrai cette fois, et on jette ses restes dans l'incinérateur de la prison.

Un silence de plomb retomba dans la pièce. Thorne repensa à la croix noire dans le registre. 666-X. Ce n'était pas un matricule de prisonnier. C'était un code d'inventaire pour un produit.

— Qui dirige ça ? demanda l'inspecteur en saisissant le bras du Rat.

— Quelqu'un qui porte l'uniforme, mais qui ne sert pas la justice. Quelqu'un qui sait que Fresnes est le meilleur endroit au monde pour cacher une armée d'ombres. La clé que tu as... elle ouvre la porte de communication entre l'infirmerie et les anciens cachots du XIIe siècle, sous la Division 3. C'est là qu'ils les stockent avant de les envoyer « en mission ».

Soudain, le cliquetis métallique caractéristique d'un trousseau de clés résonna au bout du couloir.

Le Rat sursauta, ses yeux exorbités de terreur.

— Ils arrivent.

— Qui ça ?

— Les chiens de garde. Ceux qui ne dorment jamais.

Le Rat recula dans l'ombre des machines à laver industrielles.

— Ne cherche pas le matricule 666-X, Thorne. Le 666-X, c'est pas un homme. C'est une date. La date de la prochaine opération. Demain soir.

— Où ça ?

Le Rat ne répondit pas. Il s'était déjà engouffré dans une gaine de ventilation avec une agilité de rongeur.

Thorne se retrouva seul sous le néon agonisant. Le bruit des clés se rapprochait. Un rythme lent, délibéré. *Cling. Cling. Cling.*

Il mit la main à sa ceinture, mais son holster était vide.

Une décharge d'adrénaline lui brûla la poitrine. Il se souvint. Il avait laissé son arme dans le coffre-fort à l'entrée de la prison, comme l'exigeait la procédure pour tout visiteur, même flic.

Il était désarmé. Dans un labyrinthe de béton. Avec une clé médiévale pour seule défense.

Il se tourna vers la porte de sortie, mais celle-ci s'ouvrit avant qu'il ne l'atteigne.

Un homme se tenait là. Silhouette massive, uniforme de surveillant, le visage mangé par l'ombre d'une casquette trop basse. Dans sa main droite, il ne tenait pas un matraque, mais un pistolet de scellement industriel, un outil capable de propulser des clous en acier à travers le crâne en une fraction de seconde.

L'homme leva l'outil.

— Inspecteur Thorne, fit l'inconnu d'une voix sans timbre. Vous avez oublié de valider votre ticket de sortie.

À cet instant, tous les néons du sous-sol éclatèrent simultanément dans une pluie de verre étincelant.

L'obscurité fut totale.

Thorne plongea au sol au moment précis où le sifflement pneumatique déchira l'air, juste au-dessus de sa tête. Le clou s'encadra dans un réservoir de javel situé derrière lui.

Une odeur suffocante de chlore pur commença à envahir la pièce, transformant le sous-sol en une chambre à gaz improvisée.

Thorne, rampant dans le noir, sentit le métal froid de la clé médiévale brûler contre sa jambe. Il comprit alors une chose : l'étiquette de morgue n'était pas une menace pour le futur.

Le protocole de son « décès » avait déjà commencé.

Dans le silence qui suivit le jet de vapeur corrosive, il entendit une voix chuchoter

dans son oreillette, qu'il n'avait pas retirée. La même voix métallique que tout à l'heure.

— Tic-tac, Thorne. La Division 3 vient de se verrouiller. Vous n'êtes plus un visiteur. Vous êtes le matricule 667.

Un déclic hydraulique retentit. Toutes les issues de la blanchisserie venaient d'être condamnées par des portes blindées.

Thorne était enfermé. Et dans le noir, il n'était plus seul. Il entendait maintenant le froissement de plusieurs combinaisons en plastique.

Les Nettoyeurs étaient là. Et ils venaient de trouver une nouvelle tache à effacer.

****[FIN DU CHAPITRE]****

Chapitre 5

Pluie de Plomb

CHAPITRE : Pluie de Plomb

L'odeur de la javel industrielle lui collait à la peau comme une seconde nappe de sueur. Même ici, dans l'étroite cabine des toilettes du *Chien Qui Fume*, le chlore semblait filtrer à travers ses pores. Thorne s'éclaboussa le visage d'une eau tiède et saumâtre. Le miroir, piqué de rouille, lui renvoya l'image d'un spectre : les yeux injectés de sang, une balafre fraîche sur la tempe, et ce matricule — 667 — qui résonnait dans son crâne comme un glas.

Il avait échappé à la blanchisserie de Fresnes par un conduit de ventilation que seul un rat ou un condamné à mort aurait osé emprunter. Mais l'air libre n'avait pas le goût de la liberté. Il avait le goût du tabac froid et de la défaite.

Thorne sortit de la cabine. Le bar était une verrue architecturale en bordure de la Nationale 7, un non-lieu où les chauffeurs routiers et les paumés venaient noyer leurs silences. Au-dessus du comptoir en Formica, un néon défectueux grésillait, jetant une lueur crue et intermittente sur les bouteilles de mauvais genièvre.

Bzzzt. Bzzzt.

Le bourdonnement de la ventilation se mêlait au cliquetis métallique du trousseau de clés qu'il avait arraché à un garde dans sa fuite. Il sentit le poids de la clé médiévale dans sa poche. Elle était lourde. Froide. Un anachronisme de fer forgé dans un monde de polymère et de fibre optique.

Il laissa un billet de dix euros sur le zinc. Le barman, un homme dont le visage ressemblait à une carte routière froissée, ne leva même pas les yeux.

Thorne poussa la porte.

L'air nocturne de l'Île-de-France le frappa de plein fouet. Il pleuvait une de ces bruines fines qui ne lavent rien mais graissent tout. Le bitume brillait sous les lampadaires orangés. Le silence de la zone industrielle était lourd, troublé seulement par le lointain grondement du périphérique.

Il fit trois pas sur le trottoir. Son instinct, affûté par des années de terrain en zone de conflit, hurla avant même que son cerveau n'analyse l'information.

Une absence de bruit. Le vent qui s'arrête. Une minuscule lueur rouge, presque invisible, dansant sur la carrosserie d'une Peugeot garée en face.

Thorne plongea.

L'asphalte explosa à l'endroit exact où son pied se trouvait une fraction de seconde plus tôt. Pas de détonation sourde. Juste le sifflement d'un projectile fendant l'air à une vitesse hypersonique, suivi du craquement sec du béton.

Schlak.

Un tir de précision. Suppresseur de son haute performance. Munition subsonique de gros calibre. Probablement du .300 Blackout.

Thorne roula sous une camionnette de livraison. Son épaule heurta le châssis métallique avec un bruit sourd. Il ne respirait plus. Il écoutait.

— Ici Alpha 1. Cible au sol, mais mobile. On passe en saturation.

La voix dans son oreillette. Encore elle. Mais cette fois, elle n'était plus métallique. Elle était claire. Professionnelle. Militaire.

Soudain, le monde bascula dans l'enfer.

Ce ne fut pas un tir isolé. Ce fut une averse. Une pluie de plomb méthodique, chirurgicale. Les vitres de la camionnette volèrent en éclats de cristal. Les projectiles traversaient la tôle comme si c'était du papier sulfurisé. Thorne comprit immédiatement : ce n'étaient pas des tueurs à gages de bas étage. C'était une unité de Nettoyeurs de la Division 3, équipée de fusils d'assaut HK416 avec optiques thermiques.

Il était une tache de chaleur dans un monde froid. Et ils allaient effacer la tache.

Thorne rampa dans la mélasse d'huile et d'eau de pluie, ses doigts griffant le sol. Il devait quitter cette zone d'ombre. Il aperçut une bouche d'égout à dix mètres. Trop loin. Une autre salve déchira le flanc de la camionnette. Un réservoir de liquide lave-glace explosa, inondant le sol d'une odeur chimique qui se mêla à celle de la poudre.

Il sortit son arme — un Glock 17 de service, récupéré sur un maton — et tira deux fois à l'aveugle vers le toit de l'entrepôt d'en face.

Pan. Pan.

Dérisoire. C'était comme jeter des cailloux contre un char d'assaut. Mais cela créa la diversion nécessaire. Les tirs cessèrent une seconde. Le temps pour le tireur d'ajuster sa position.

Thorne se releva et sprinta vers une benne à ordures industrielle. Les balles claquaient

à ses talons, arrachant des morceaux de goudron. Il se jeta derrière l'acier galvanisé au moment où une rafale de mitrailleuse légère — une Minimi, au bruit — découpait le montant de la benne.

L'odeur de la javel revint lui brûler les narines. Non, ce n'était pas un souvenir. C'était la benne. Elle contenait des draps de l'administration pénitentiaire, imbibés de désinfectant.

Il comprit alors l'ampleur de la mascarade.

Les Nettoyeurs n'utilisaient pas de matériel de police. Ils utilisaient du matériel de l'ombre, des budgets noirs détournés du Ministère de la Défense. La corruption ne s'arrêtait pas aux murs de Fresnes. La prison n'était pas une cage, c'était un centre de tri. Et lui, Thorne, était une erreur de livraison.

Un bourdonnement mécanique s'éleva dans les airs. Un drone. Petit, rapide, équipé de quatre rotors silencieux. Il survola la benne. Thorne vit l'objectif de la caméra thermique pivoter vers lui.

« Vous êtes le matricule 667. Le protocole de décès est déjà validé. »

La voix dans l'oreillette n'était plus une menace, c'était un fait administratif.

Thorne fouilla dans sa veste. Il en sortit une grenade fumigène qu'il avait dérobée dans l'armurerie de la Division 3. Il dégoupilla. Une fumée épaisse, grisâtre, commença à saturer l'espace confiné entre la benne et le mur.

C'était sa seule chance. Le phosphore contenu dans certaines fumigènes pouvait brouiller les signatures thermiques pendant quelques secondes.

Il se prépara à bondir. Mais un bruit nouveau le figea.

Le cliquetis métallique. Incessant. Régulier.

Ce n'était pas son trousseau de clés.

C'était le bruit de plusieurs dizaines de paires de menottes que l'on entrechoque.

Sortant de la brume, des silhouettes apparurent. Ils portaient les uniformes noirs des ERIS (Équipes Régionales d'Intervention et de Sécurité), mais sans insignes. Leurs visages étaient dissimulés par des masques balistiques en Kevlar, leur donnant l'apparence de crânes sans expression.

Ils ne tiraient plus. Ils avançaient en phalange, refermant le piège.

Thorne recula, le dos contre le mur de briques froides. Il n'avait plus de munitions. Plus de fumigènes. Juste cette clé médiévale serrée dans son poing.

Le chef de l'escouade fit un pas en avant. Sa visière refléta la lumière crue d'un néon de l'entrepôt. Il leva son arme, un pistolet à impulsion électrique de nouvelle génération.

— Thorne, murmura la voix dans l'oreille. Vous avez survécu à la blanchisserie. Félicitations. Mais on ne s'évade pas de l'Ombre. On change juste de cellule.

Le drone au-dessus de lui émit un signal sonore aigu.

Soudain, une déflagration illumina la rue. Ce n'était pas une grenade. C'était une voiture bélier, une berline noire blindée, qui venait de percuter de plein fouet le véhicule des assaillants.

Dans le chaos des tôles froissées et de la fumée, une portière s'ouvrit.

Une main gantée de cuir se tendit vers Thorne.

— Montez, matricule 667. Ou mourez ici.

Thorne regarda la main, puis les tueurs qui se relevaient déjà. Il n'avait pas le choix. Il plongea dans l'habitacle.

Alors que la voiture démarrait en trombe, Thorne croisa le regard du conducteur dans le rétroviseur. Ce n'était pas un allié. Il reconnut le visage. C'était l'homme qu'il avait vu sur les photos de la morgue de Fresnes.

L'homme qui était censé être mort depuis dix ans.

— Bienvenue dans la Division 4, Thorne, dit le mort en passant la cinquième. La pluie ne fait que commencer.

Le véhicule s'engouffra dans un tunnel, laissant derrière lui les éclats de verre et le sifflement des balles qui continuaient de marteler le béton.

[FIN DU CHAPITRE]

Chapitre 6

La Fausse Piste : Le Caïd

****CHAPITRE : La Fausse Piste : Le Caïd****

Le silence dans la berline était plus lourd que le blindage des portières. L'homme qui conduisait — le mort — ne parlait plus. Il fixait la route avec une intensité de prédateur. Thorne sentait le cuir du siège contre son dos, encore brûlant de l'adrénaline de la fusillade.

— Pourquoi m'aider ? demanda Thorne, la voix rauque.

— La Division 4 n'aide personne, matricule 667. On préserve l'investissement.

Le conducteur jeta un dossier sur les genoux de Thorne. Une chemise cartonnée, frappée d'un sceau que Thorne n'avait pas vu depuis ses années de service actif. À l'intérieur : une carte d'identité du barreau de Paris, un costume de flanelle grise, et un nom. *Maître Adrien Valère.*

— Marco « Le Boucher » vous attend à Fresnes. C'est lui qui a financé l'attaque de ce soir. Si vous voulez remonter jusqu'à l'Ombre, vous devez le faire parler. Avant que le système ne le débranche.

La voiture s'arrêta brusquement dans une ruelle sombre derrière la gare de Lyon.

— Changez-vous. Vous avez rendez-vous au parloir avocat dans quarante minutes. Et Thorne ?

Thorne s'arrêta, la main sur la poignée.

— Si vous échouez, vous ne sortirez pas de cette prison. Pas par la grande porte.

Fresnes. 1898. Une architecture en « poteaux téléphoniques ». Un monstre de pierre et de béton conçu pour briser les hommes par l'isolement.

Thorne franchit le premier portique. Le détecteur de métaux bipa. Il resta de marbre. Le gardien, un type aux yeux injectés de sang et au teint cireux, inspecta sa carte d'avocat.

— Maître Valère. C'est rare de voir un civil à cette heure-ci.

— Procédure d'urgence, répondit Thorne, imitant l'arrogance glaciale des ténors du barreau. Mon client n'attend pas.

Le gardien grogna et actionna le verrou électromagnétique. Le claquement métallique résonna dans le hall d'entrée comme un coup de feu.

L'ambiance changea instantanément. L'air devint épais. Une odeur de javel industrielle, entêtante, agressive, tentait vainement de masquer des décennies de tabac froid et de sueur rance. C'était l'odeur de la captivité. Le bourdonnement des ventilations défectueuses emplissait l'espace, un sifflement mécanique qui parasitait les pensées.

Thorne suivit un second surveillant à travers les couloirs interminables. Les néons clignotaient au-dessus de leurs têtes, jetant une lumière crue et spasmodique sur les murs de béton gris. À chaque intersection, le cliquetis incessant des trousseaux de clés. Le rythme de la prison.

— Salle 4, dit le gardien en désignant une porte blindée. Vous avez vingt minutes. Pas une de plus.

Thorne entra. La pièce était petite. Une table en bois griffée d'initiales, deux chaises vissées au sol. Au-dessus, une caméra dont la diode rouge semblait le fixer comme un

œil malveillant.

La porte opposée s'ouvrit.

Marco « Le Boucher » entra. Un colosse. Le crâne rasé, le cou dévoré par des tatouages de barbelés. Ses mains, larges comme des battoirs, avaient dépecé des hommes dans les arrière-salles de boucheries du 93. Il s'assit lourdement, faisant grincer le métal.

— T'es pas mon avocat, grogna Marco. Sa voix était un broyeur à gravats.

Thorne ne cilla pas. Il posa ses mains à plat sur la table.

— Je suis celui qui va décider si tu passes la nuit en vie, Marco. L'attentat de ce soir, contre moi. C'était ton argent. Tes hommes.

Le caïd eut un rire sec, dépourvu de joie.

— Mon argent ? Mes hommes ? Petit, tu n'y comprends rien.

Thorne se pencha en avant. La lumière du néon oscillait, découpant son visage en ombres tranchantes.

— L'Ombre de Fresnes. C'est toi ? C'est toi qui diriges ce réseau de fantômes depuis ta cellule ?

Marco se figea. Ses yeux balayèrent la pièce, s'arrêtant sur la grille d'aération qui vibrait au plafond. Il sembla soudain se tasser. Le prédateur venait de sentir l'odeur du fusil.

— Tu crois que je suis le loup ? murmura Marco, la voix soudainement basse, presque suppliante. Je ne suis que le bétail.

Thorne fronça les sourcils.

— Ne joue pas avec moi. Les dossiers de la Division 4 te désignent comme le donneur d'ordre.

— Parce qu'ils veulent que tu regardes par ici ! s'emporta le caïd dans un souffle violent. Je paie, oui. Je paie des fortunes chaque mois. Mais pas pour tuer. Je paie pour ma protection !

Thorne marqua un temps d'arrêt.

— Ta protection contre qui ?

— Contre L'Ombre.

Le silence retomba, troublé seulement par le sifflement de la ventilation. Marco s'essuya le front d'une main tremblante. Le grand boucher de la Seine-Saint-Denis avait peur. Une peur primale.

— Il y a quelque chose dans cette prison, Thorne. Quelque chose qui n'est pas sur les registres. Les types disparaissent. Pas des transferts. Pas des libérations. Ils s'évaporent. Les gardiens ferment les yeux. La direction baisse la tête. Et moi, avec tout mon empire, je suis obligé de rincer des types que je ne vois jamais pour ne pas être le prochain sur la liste.

— Qui encaisse l'argent ? demanda Thorne.

— Un compte aux îles Caïmans. Mais les ordres viennent d'ici. De l'intérieur. L'attaque de ce soir... ils m'ont forcé à la financer. Ils m'ont dit que si tu restais debout, ma famille à l'extérieur finirait dans des sacs poubelles.

Marco se rapprocha, son haleine fétide effleurant le visage de Thorne.

— Ce n'est pas un gang, Thorne. C'est une administration. Une division secrète qui utilise Fresnes comme un laboratoire. Ils créent des fantômes. Des hommes officiellement morts qui continuent de servir. Comme celui qui t'a amené ici.

Thorne repensa au conducteur de la berline. L'homme des photos de la morgue. Tout s'alignait. La fausse piste n'était pas un accident, c'était un test. Ou un appât.

Soudain, le bourdonnement de la ventilation s'arrêta.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri. Marco se figea, les yeux écarquillés.

— Non... balbutia-t-il. Pas maintenant.

Le néon au-dessus d'eux cessa de clignoter. Il s'éteignit complètement.

Le cliquetis des clés dans le couloir, qui était régulier, devint erratique, rapide. Puis, un bruit sourd. Le corps d'un gardien s'effondrant contre la porte.

— Ils sont là, souffla Marco.

Un gaz incolore commença à se propager par la grille d'aération. Une odeur d'amandes amères. Du cyanure ou un dérivé neurotoxique. Thorne se leva, cherchant une issue, mais la porte était verrouillée électroniquement.

Le haut-parleur de la salle de parler grésilla. Une voix déformée par un modulateur s'éleva, calme, presque professorale.

— Le matricule 667 a validé l'étape 1. Élimination du témoin inutile en cours.

Marco commença à suffoquer, ses mains griffant sa gorge tatouée. Il s'effondra au sol, ses yeux révulsés fixant Thorne.

Thorne plaqua un mouchoir sur sa bouche, mais il sentait déjà ses membres s'engourdir. Il frappa contre la vitre blindée, mais il n'y avait plus personne derrière. Les couloirs de Fresnes étaient devenus un tombeau.

Dans un dernier effort, il regarda la caméra. La diode rouge clignotait plus vite.

Puis, un déclic. La porte de service, celle par laquelle Marco était entré, s'ouvrit lentement. Dans le noir complet, une silhouette apparut. Elle portait un masque à gaz

tactique et une unité de vision nocturne dont les trois lentilles brillaient d'un vert spectral.

La silhouette ne portait pas d'arme. Elle tenait une seringue.

— Fin de la consultation, Maître, dit la silhouette.

Thorne sentit l'aiguille s'enfoncer dans son cou avant même qu'il ne puisse esquisser un geste. Le monde bascula dans le noir. Sa dernière pensée fut pour le conducteur de la berline. Il n'était pas venu le sauver.

Il était venu le livrer.

[FIN DU CHAPITRE]

Chapitre 7

L'Aile Fantôme

CHAPITRE : L'AILE FANTÔME

Le froid d'abord. Un froid chirurgical, qui s'insinue sous la peau comme une lame de scalpel.

Thorne ouvrit les paupières. Ses pupilles battirent la chamade, agressées par une lumière crue, vacillante. Des néons fatigués crépitaient au plafond, un code Morse visuel qui lui vrillait le crâne. Il essaya de bouger. Ses poignets rencontrèrent la résistance brutale du cuir et du métal.

Sanglé. Sur un brancard incliné à quarante-cinq degrés.

L'odeur le frappa ensuite. Un mélange écœurant. La javel industrielle, omniprésente, qui brûle les sinus. Et, en dessous, le relent rance du tabac froid, celui qui imprègne les vêtements des matons depuis des décennies. L'odeur de la prison. Mais ici, elle était saturée d'une note métallique. L'odeur du sang séché ou du cuivre électrifié.

Il tenta de se souvenir. La cellule de Marco. Le gaz. L'homme au masque trilentille. Le chauffeur de la berline – son seul contact, sa seule sortie – qui l'avait jeté dans la gueule du loup.

— Réveil difficile, Maître ?

La voix était déshumanisée par un modulateur. La silhouette au masque de gaz se tenait dans un coin de la pièce, consultant une tablette numérique. Elle ne portait plus

de tenue tactique, mais une blouse blanche de laboratoire, boutonnée jusqu'au cou.

Thorne ne répondit pas. Il testait les sangles. Trop solides. Il analysa l'espace. Les murs étaient en béton banché, typiques des fondations de Fresnes, mais recouverts d'une résine époxy grise. Aucune fenêtre. Une seule porte blindée, sans poignée apparente.

— Où sommes-nous ? parvint-il à articuler. Sa gorge était un désert de verre pilé.

— Sous le niveau -3. Dans ce que les plans officiels appellent le « Vide Sanitaire ». Mais les vieux de la maison ont un autre nom pour cet endroit. L'Aile Fantôme.

L'homme s'approcha. Les trois lentilles vertes de son dispositif de vision nocturne semblaient être les yeux d'un insecte géant.

— Fresnes a été construite en 1898 par l'architecte Henri Mayeux, continua la voix. Un chef-d'œuvre de l'architecture panoptique. Trois ailes en rectangle. Mais Mayeux avait prévu des galeries de service pour la gestion des eaux usées et de l'air. C'est ici que nous travaillons. Loin du regard de l'administration pénitentiaire. Loin du monde.

La silhouette injecta un liquide transparent dans la tubulure de la perfusion reliée au bras de Thorne.

— Le Midazolam va vous détendre. Nous avons besoin que votre cortex préfrontal soit malléable pour la phase d'observation.

— Quelle... observation ?

— La vôtre, Maître Thorne. On ne tue pas un avocat de votre calibre. On le recycle.

Le monde devint flou. La silhouette s'éloigna, la porte coulisssa dans un sifflement

pneumatique. Le silence qui suivit ne dura que quelques secondes. Puis, un bourdonnement basse fréquence envahit la pièce. Un son infra-basse, conçu pour faire vibrer les organes internes et provoquer une anxiété incontrôlable.

Thorne lutta contre la drogue. Il devait sortir de cet état léthargique. Il mordit sa lèvre jusqu'au sang. La douleur fut une étincelle dans le brouillard. Il parvint à glisser sa main gauche. Son poignet était fin, un héritage d'une adolescence passée à ne rien manger. En se déboîtant le pouce – un craquement sourd qui le fit hurler intérieurement – il gagna quelques millimètres.

Il se libéra de la première sangle.

Il bascula du brancard, s'écrasant sur le sol en béton froid. La perfusion s'arracha, laissant un filet de sang sur son bras. Il resta prostré, le cœur battant à deux cents pulsations minute.

Il devait bouger.

Il rampa vers la porte. Elle n'était pas verrouillée de l'intérieur. Erreur de débutant ? Ou arrogance de ceux qui se croient invulnérables ? Thorne se redressa, s'appuyant contre le mur. Ses jambes étaient du coton, mais sa rage était du plomb.

Il s'engagea dans le couloir.

L'ambiance était cauchemardesque. Le plafond bas était parcouru de tuyaux de ventilation défectueux qui vibraient dans un cliquetis métallique incessant. Tous les dix mètres, un néon clignotait, révélant des cellules aux parois de plexiglas renforcé.

Thorne s'arrêta devant l'une d'elles. Ce qu'il vit le glaça.

À l'intérieur, un détenu était assis sur un tabouret boulonné au sol. Ses paupières

étaient maintenues ouvertes par des écarteurs en acier inoxydable. Face à lui, un écran diffusait des images à une vitesse subliminale : des exécutions, des schémas anatomiques, des symboles ésotériques et des portraits de cibles potentielles.

Le détenu ne réagissait pas. Il ne clignait pas des yeux. Sa bave coulait sur son menton.

C'était le protocole « MK-Fresnes ». Une version moderne et brutale des expérimentations de la CIA. Thorne reconnut le visage du détenu : "Le Boucher de la Villette", un tueur en série censé avoir été transféré à l'isolement total à l'autre bout de la France il y a six mois.

Il n'était pas à l'isolement. Il était en cours de reformatage.

Thorne continua sa progression, le souffle court. Il passa devant d'autres cellules. Des hommes qui n'étaient plus que des coquilles vides. Des ombres. On leur injectait de la scopolamine et du LSD-25 tout en les soumettant à un conditionnement acoustique. Ils transformaient des prédateurs sociaux en outils de précision. Des exécuteurs sans conscience, programmés pour frapper et oublier.

Le bourdonnement des ventilations fut soudain couvert par un bruit plus distinct.

Cling. Cling. Cling.

Le cliquetis d'un trousseau de clés. Un son lourd, médiéval.

Thorne se jeta dans une alcôve, derrière une rangée de serveurs informatiques qui ronronnaient dans un coin. Il retint sa respiration.

Deux hommes passèrent. Des matons, mais sans l'uniforme officiel. Ils portaient des treillis noirs, sans insignes.

— Le sujet 402 a rejeté la greffe mémorielle, dit l'un d'eux. Il a fait une rupture d'anévrisme pendant la phase de flashage.

— Balance-le au four, répondit le deuxième d'un ton monocorde. On a de la place. Le convoi de Fresnes-3 arrive demain. On a vingt nouveaux profils à tester. Le Patron veut que l'unité "Ombre" soit opérationnelle avant les élections.

Les clés cliquetèrent de nouveau tandis qu'ils s'éloignaient.

Thorne comprit l'ampleur de la machination. Fresnes n'était pas seulement une prison. C'était un vivier. Un réservoir de chair humaine où une organisation occulte puisait pour créer une armée de fantômes. Et il était au cœur de la ruche.

Il devait trouver une sortie. Il repéra un plan d'évacuation technique collé près d'un extracteur d'air. Ses yeux parcoururent les lignes rouges et bleues. Les galeries de service menaient vers les anciennes carrières de calcaire sous la prison, puis vers les égouts de la ville de Fresnes. Un labyrinthe de plusieurs kilomètres.

Il s'apprêtait à s'élancer vers l'accès de service quand il vit un dernier bureau, au bout du couloir. La porte était entrouverte. Une lumière tamisée, plus chaude que les néons, s'en échappait.

Une curiosité suicidaire le poussa à s'approcher.

Sur le bureau, des dossiers papier. À l'ère du numérique, le papier était la seule trace indélébile. Thorne feuilleta le premier dossier. Sa photo y était épinglée.

NOM : Thorne.

PRÉNOM : Alexandre.

STATUT : Phase d'acquisition.

POTENTIEL : Élevé (Capacités analytiques supérieures, absence de famille proche, profil psychologique résilient).

DESTINATION : Programme "L'Avocat du Diable" – Unité d'infiltration politique.

Sous son dossier, il y en avait un autre. Un dossier plus ancien, jauni par le temps. Il l'ouvrit.

La photo représentait son père.

Le juge Thorne, officiellement mort dans un accident de voiture il y a quinze ans. Sauf que le dossier indiquait une tout autre réalité.

SUJET 001. PREMIER SUCCÈS DU CONDITIONNEMENT.

Le cœur de Thorne manqua un battement. Son père n'était pas mort. Il avait été le premier.

Soudain, le bourdonnement des ventilations s'arrêta. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le bruit.

— Vous avez toujours eu une fâcheuse tendance à fouiller là où il ne faut pas, Alexandre.

Thorne se retourna d'un bloc.

La silhouette au masque de gaz se tenait à l'entrée du bureau. Elle retira lentement son masque. Le visage qui apparut était marqué par les années, mais les traits étaient d'une ressemblance frappante avec ceux de Thorne.

Mais ce n'était pas son père. L'homme était trop jeune pour cela. C'était l'homme de la berline. Le conducteur.

— Mon frère ? murmura Thorne, la voix tremblante.

L'homme sourit, mais ses yeux restèrent froids, vides de toute émotion humaine. Il leva une télécommande.

— Non, Alexandre. Je suis la version améliorée. Et tu es en retard pour ta séance.

D'un clic, les portes du couloir se verrouillèrent simultanément dans un fracas de ferraille. Au plafond, des buses de gaz commencèrent à cracher un nuage ambré.

Thorne regarda le dossier de son père, puis son "frère". Il comprit que l'Aile Fantôme ne l'avait pas capturé par erreur.

Tout, depuis le début, était une réunion de famille.

Le gaz l'atteignit. Ses genoux lâchèrent. Avant de sombrer, il vit l'homme s'approcher et lui murmurer à l'oreille :

— Bienvenue à la maison.

[FIN DU CHAPITRE]

Chapitre 8

Le Sacrifice du Maton

Le réveil fut une décharge électrique dans un océan de mélasse. Thorne ouvrit les paupières. La lumière crue d'un néon défectueux lacéra ses rétines. Fréquence de clignotement : 50 Hertz. Le rythme lancinant de la torture sensorielle ordinaire.

Il était allongé sur un lit de camp scellé au sol. L'odeur l'agressa immédiatement. Un mélange de javel industrielle bon marché et de tabac froid, cette fragrance indélébile qui imprègne les murs de la prison de Fresnes depuis 1898. L'air était saturé par le bourdonnement des ventilations. Un son lourd, mécanique, qui masquait les cris des autres détenus.

Thorne tenta de bouger. Ses poignets étaient entravés par des menottes de transfert en acier inoxydable. Trop serrées. Il sentit le métal mordre sa peau.

— Ne force pas, Alexandre. Le gaz laisse des traces. Ton oreille interne va mettre une heure à se recalibrer.

Thorne tourna la tête. Un homme se tenait dans l'ombre, près de la porte blindée. Ce n'était pas son "frère". C'était un maton. Un vieux de la vieille. Un de ceux dont le visage ressemble à un plan des égouts de Paris : ridé, gris, usé par l'humidité et le cynisme.

Le gardien s'approcha. Il s'appelait Morel. Vingt ans de service. Un homme qui connaissait chaque recoin de l'Aile Fantôme. Il tenait une cigarette éteinte entre ses lèvres, une habitude nerveuse dans cette zone non-fumeur.

— Pourquoi tu m'aides ? grogna Thorne. Sa voix n'était qu'un râle.

Morel ne répondit pas tout de suite. Il sortit un trousseau de clés. Le cliquetis métallique résonna contre les murs en béton armé. Un son sec. Définitif.

— J'ai connu ton père, murmura Morel. On n'était pas amis. Mais ce qu'ils font ici... ce qu'ils lui ont fait... Même pour Fresnes, c'est trop.

Le gardien s'accroupit près du lit. Ses mains tremblaient légèrement. Thorne vit la sueur perler sur le front dégarni de l'homme. La peur. Une peur primaire, celle du prédateur qui sait qu'il est devenu la proie.

— Ton "frère", comme il s'appelle... Ce n'est pas un homme, Thorne. C'est un prototype. Le projet *Janus*. Ils ont utilisé l'ADN de ton père pour stabiliser la lignée. Mais ils avaient besoin d'une base plus jeune pour la version finale. Ils avaient besoin de toi.

Thorne sentit un froid glacial envahir sa poitrine. Le dossier de son père. Les expérimentations. Tout se recoupait. La prison de Fresnes n'était pas qu'un centre de détention. C'était une serre.

— Qui ? demanda Thorne. Qui dirige Janus ?

Morel jeta un coup d'œil vers la caméra de surveillance dans le coin de la cellule. Son voyant rouge clignotait, tel l'œil d'un cyclope électronique.

— Le nom... commença Morel en baissant encore la voix. Le commanditaire, c'est...

CRACK.

Le son fut bref. Un claquement sec, comme une branche morte qui se brise.

Morel se figea. Ses yeux s'écarquillèrent. Une tache de carmin apparut soudainement au milieu de son front. Un orifice d'entrée net. Pas de détonation. Un silencieux de haute précision. Un tir de calibre .22 Long Rifle, l'arme préférée des nettoyeurs pour sa discrétion et sa létalité à courte portée.

Le corps du maton bascula en avant. Il s'effondra lourdement sur Thorne. Le poids de la mort.

— Morel ! siffle Thorne.

Le sang chaud imbibait déjà la chemise de Thorne. Dans le couloir, le bruit des bottes tactiques commença à résonner sur le sol en résine. Un rythme coordonné. Une équipe d'intervention.

Thorne lutta contre la nausée. Il devait bouger. Ses mains étaient toujours entravées, mais Morel était tombé sur lui. Dans un dernier réflexe, ou peut-être était-ce prémédité, le gardien avait porté sa main à son sifflet de fonction, accroché à son cou par un cordon de nylon noir.

Thorne vit l'objet. Un sifflet de marque *Acme Thunderer*, le modèle standard des gardiens de prison. Mais quelque chose n'allait pas. Le bec du sifflet était légèrement de travers, mal vissé.

Les pas se rapprochaient. Dix mètres. Huit mètres.

Thorne utilisa ses dents. Il saisit le sifflet, luttant contre l'odeur de sang et de tabac qui émanait du cadavre. Il tira violemment. Le cordon céda.

D'un coup de langue, il sentit une résistance à l'intérieur de l'objet. Ce n'était pas la bille en liège habituelle. C'était du plastique dur.

Il recacha le sifflet dans sa main juste au moment où la porte de la cellule coulissait dans un fracas de vérins pneumatiques.

Trois hommes en tenue d'intervention noire, visages masqués par des cagoules ignifugées, entrèrent dans la pièce. Leurs fusils d'assaut HK MP5 pointés sur lui.

Au milieu d'eux, son "frère" apparut. Il affichait le même sourire que dans le couloir, mais ses yeux étaient encore plus vides. Il regarda le cadavre de Morel avec un mépris total.

— Le remords est une maladie humaine, Alexandre. Morel était infecté.

L'homme s'approcha de Thorne et s'accroupit à l'endroit même où le gardien venait de mourir. Il attrapa Thorne par le menton, le forçant à le regarder. La ressemblance était terrifiante. C'était comme regarder un miroir déformant, une version de lui-même sans âme.

— Où est-ce qu'il a caché la clé, Alexandre ?

Thorne ne cilla pas. Son cœur battait à 120 pulsations par minute, mais son visage restait de marbre. L'entraînement de son père. Le stoïcisme face à l'abîme.

— De quoi tu parles ? cracha Thorne.

Son frère soupira, un son presque triste.

— Ne joue pas à ça. On sait qu'il a volé une unité de stockage avant de venir te voir. Une clé USB contenant les protocoles de synchronisation de Janus.

Il fit un signe aux hommes en noir.

— Fouillez-le. S'il résiste, brisez-lui les doigts. Un par un. On n'a pas besoin de ses mains pour l'expérience suivante.

Thorne serra les poings, sentant le sifflet de métal caché au creux de sa paume. Le secret de Morel. Le sacrifice du maton ne servait à rien s'il ne sortait pas d'ici.

Un des gardes s'approcha, saisissant le bras de Thorne avec une poigne de fer. Il commença à fouiller les poches de son pantalon de détenu.

Soudain, une alarme stridente déchira le silence de l'Aile Fantôme. Les gyrophares rouges se mirent à balayer les couloirs.

— Monsieur, intervint une voix dans la radio de son frère. On a une intrusion au niveau du secteur 4. Quelqu'un force le périmètre extérieur.

Le "frère" de Thorne fronça les sourcils. Son visage se crispa, révélant une instabilité sous la surface polie.

— Qui ?

— On ne sait pas... Ils utilisent des grenades IEM. Nos caméras sont aveugles.

Thorne sourit, un sourire sanglant. Il savait qui venait de forcer les portes de l'enfer. Il n'était pas le seul à chercher la vérité sur l'Ombre de Fresnes.

— On dirait que la famille s'agrandit encore, murmura Thorne.

Son frère le frappa violemment au visage avec la crosse de son arme. L'obscurité menaça de reprendre Thorne, mais il s'accrocha à la douleur. Il sentit le sifflet contre sa peau.

La porte de la cellule fut secouée par une explosion sourde. La fumée envahit la pièce.

Dans le chaos, Thorne comprit que ce n'était plus une prison. C'était une zone de guerre. Et il détenait la seule arme capable de détruire le projet Janus.

Il ne restait plus qu'à survivre à la prochaine minute.

****[À SUIVRE]****

Chapitre 9

Le Miroir Brisé

****CHAPITRE : LE MIROIR BRISÉ****

La fumée est une créature vivante. Elle rampe. Elle étouffe.

L'explosion avait soufflé le chambranle de la porte en acier, transformant les rivets en projectiles mortels. Thorne cracha un mélange de sang et de poussière de plâtre. Ses oreilles sifflaient, un bruit de fond strident, comme un signal radio capté en plein enfer.

À travers le voile grisâtre, il vit une ombre s'agiter. Son « frère ». L'homme qui portait son visage, ou du moins une version tordue, polie, de celui-ci. Le Double reculait, une main pressée sur une plaie à la tempe, l'autre serrant encore sa crosse de fusil.

— Ils arrivent, hoqueta Thorne.

Il ne savait pas qui étaient ces « ils ». Les mercenaires de l'ombre ? Des dissidents du Projet Janus ? Peu importait. À Fresnes, l'ennemi de mon ennemi est rarement un ami. C'est juste un autre prédateur dans la fosse.

L'air sentait la cordite et la javel industrielle. Cette odeur de propre qui tente désespérément de masquer la puanteur du désespoir. Dans les couloirs, les néons clignotaient avec une régularité de métronome cassé. *Clac. Noir. Clac. Lumière.*

Le Double cracha au sol et s'élança vers la sortie de la cellule, fuyant avant que les

intrus n'investissent le bloc 4. Thorne, lui, ne bougea pas. Il ne pouvait pas. Ses doigts, engourdis par le choc, tâtonnaient la doublure de sa veste. Le sifflet. Non, pas un sifflet. Un réceptacle.

Il l'extirpa. La petite clé USB logée à l'intérieur brillait d'un éclat froid sous les pulsations des néons.

C'était pour ça qu'ils s'entretenaient. Pour ce petit morceau de plastique et de silicium.

Le secteur 4 de Fresnes est un anachronisme. Conçue à la fin du XIXe siècle par l'architecte Henri Giniez, la prison de Fresnes repose sur un modèle panoptique modifié. Des blocs rectilignes. Des galeries de béton qui résonnent de chaque murmure. Mais ici, dans les entrailles, la modernité avait greffé des câbles de fibre optique sur les vieilles pierres humides.

Le bourdonnement des ventilations défectueuses emplissait l'espace. Un ronronnement mécanique qui masquait les cris au loin.

Thorne se glissa hors de la cellule. Il se déplaçait comme un spectre. Son corps se souvenait de la douleur, mais son esprit était focalisé sur un seul objectif : un terminal.

Il trouva le bureau des gardiens à cinquante mètres. Désert. Un café renversé fumait encore sur un dossier de procédure. L'odeur du tabac froid imprégnait les murs jaunis. Un cendrier débordait de mégots écrasés sans filtre. L'odeur de la routine avant le chaos.

Il inséra la clé USB dans le port d'un vieux terminal de contrôle. L'écran vacilla.

— Allez, murmura-t-il.

Des lignes de code défilèrent à une vitesse vertigineuse. Le Projet Janus. Thorne connaissait les rumeurs. Des expériences sur l'identité. Des lavages de cerveau. Mais la réalité gravée sur les puces mémoires était bien plus chirurgicale. Littéralement.

Un dossier s'ouvrit : *« ARCHIVES_TRANSIT_SEINE »*.

Thorne sentit son sang se figer. Les images apparurent.

C'étaient des clichés médico-légaux. Le corps repêché dans la Seine deux semaines plus tôt. Un cadavre boursoufflé par l'eau, le visage partiellement mangé par les poissons. Thorne se souvint de la version officielle : un détenu en cavale qui avait mal calculé son saut depuis le pont de Choisy.

Il fit défiler les données biométriques.

Le terminal affichait deux colonnes. À gauche, les empreintes et l'ADN du corps de la Seine. À droite, le profil enregistré du Directeur actuel de la prison de Fresnes, Jean-Marc Valmont.

Match : 99.9%.

Thorne resta immobile, les yeux fixés sur les pixels. Le cœur lui serrait la poitrine.

Le cadavre dans la Seine n'était pas un détenu. C'était le véritable Jean-Marc Valmont. Le vrai directeur, celui qui gérait l'établissement depuis dix ans, avait été assassiné et balancé dans le fleuve.

— C'est impossible, souffla-t-il.

Il ouvrit un second fichier, intitulé *« PROTOCOLE_MIROIR »*.

C'étaient des schémas opératoires. Des scans 3D de structures crâniennes. Des notes sur la reconstruction maxillo-faciale. Une chirurgie reconstructrice d'une précision effrayante. On y parlait de greffes de tissus synthétiques, de reprogrammation des tics nerveux, de modulation vocale par implant sous-cutané.

Le Projet Janus n'était pas une simple expérience de clonage comportemental. C'était une machine à remplacer les hommes de pouvoir.

Il y a six mois, un imposteur avait pris la place de Valmont. Un homme doté du même visage, de la même voix, de la même signature. Un homme qui avait ouvert les portes de Fresnes à l'Ombre pour transformer la prison en un laboratoire secret.

Un cliquetis métallique résonna dans le couloir. *Le trousseau de clés.*

Le son était distinct. Lourd. Le rythme d'un homme qui ne se presse pas, car il possède les lieux.

Thorne éteignit l'écran d'un geste sec. L'obscurité revint, hachée par le clignotement rouge de l'alarme incendie.

Il se plaqua contre le mur, à côté de l'armoire métallique des dossiers de détention. Le froid du béton traversait son t-shirt poisseux.

Les pas s'arrêtèrent devant la porte du bureau.

— Tu as toujours été trop curieux, Thorne. C'est un trait de famille que nous ne partageons pas.

La voix était calme. Posée. C'était la voix du Directeur Valmont. Mais Thorne savait maintenant qu'il écoutait un fantôme parlant à travers la peau d'un autre.

Le "Directeur" entra dans la pièce. Il ne tenait pas une arme à feu, mais un scalpel de laser chirurgical, une pointe de lumière bleue vibrant dans l'air saturé de poussière. Derrière lui, deux gardes en armure tactique, leurs visages dissimulés par des masques à gaz noirs, bloquaient la seule issue.

— Le corps de la Seine était une erreur de calcul, reprit l'imposteur en ajustant ses lunettes de vue. Il aurait dû être incinéré. Mais l'eau conserve parfois ce que le feu devrait détruire.

— Qui êtes-vous ? demanda Thorne, sa voix n'étant qu'un grognement.

L'homme sourit. C'était un sourire parfait, trop symétrique pour être humain.

— Je suis la mise à jour, Thorne. Je suis l'ordre là où Valmont n'était que bureaucratie. Je suis l'Ombre de Fresnes. Et toi... toi tu es l'anomalie. Le seul miroir que je n'ai pas encore réussi à briser.

L'imposteur fit un signe de tête aux gardes.

— Ne le tuez pas tout de suite. Le Projet Janus a besoin de comparer les tissus originaux avec les nôtres une dernière fois.

Soudain, le sol trembla. Une nouvelle détonation, beaucoup plus proche, fit vibrer les fondations de la vieille prison. Le plafond du bureau s'effrita, laissant pleuvoir des morceaux de plâtre séculaire.

Dans le chaos, Thorne vit une opportunité. Il ne regarda pas l'homme au visage de

directeur. Il regarda la clé USB qu'il avait dissimulée dans sa paume.

Il savait une chose que l'imposteur ignorait.

La clé ne contenait pas seulement des preuves. Elle contenait un virus de désactivation pour les systèmes de sécurité biométriques du secteur 4.

Thorne enfonça la clé dans le terminal une dernière fois et frappa la touche *Entrée* avec la force du désespoir.

Les verrous magnétiques de tout le bloc hurlèrent. Dans un fracas de métal assourdissant, toutes les portes de cellules du secteur 4 s'ouvrirent simultanément.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que l'explosion. Puis, un rugissement monta des profondeurs. Des centaines de détenus, les plus dangereux, les plus oubliés, comprirent en un instant que les barrières n'existaient plus.

L'imposteur perdit son calme. Son visage parfait se décomposa.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Thorne se redressa, un sourire féroce aux lèvres, malgré le sang qui coulait de sa tempe.

— J'ai brisé le miroir. Maintenant, voyons qui survit aux éclats.

À cet instant, la porte du bureau fut arrachée de ses gonds par une masse de prisonniers en furie.

Thorne se jeta sous le bureau alors que la marée humaine déferlait dans la pièce. Dans la confusion, il vit l'imposteur se faire submerger par les ombres.

Mais alors qu'il rampait vers la sortie de secours, une main gantée de noir saisit la cheville de Thorne et le tira violemment en arrière.

Il tourna la tête. Ce n'était pas un prisonnier. C'était son "frère". Le Double. Il portait un masque à gaz, et ses yeux, identiques à ceux de Thorne, brillaient d'une lueur de folie pure.

— On ne s'échappe pas de sa propre image, Thorne, siffla le Double à travers le filtre du masque.

Derrière eux, le bureau s'embrasait. Le terminal explosa, emportant les secrets du Projet Janus dans une gerbe d'étincelles.

Thorne sentit le froid d'une lame contre sa gorge alors que le bâtiment tout entier semblait gémir sous le poids de la révolte.

[À SUIVRE]

Chapitre 10

L'Affrontement sous l'Orage

CHAPITRE : L'AFFRONTMENT SOUS L'ORAGE

Le métal froid de la lame contre sa carotide. L'odeur âcre du phosphore. Thorne ne respirait plus.

Dans le bureau du directeur, le chaos avait un rythme cardiaque : celui des explosions de terminaux informatiques. Le Projet Janus partait en fumée. Des années de dossiers classifiés, de manipulations génétiques et de trahisons d'État se tordaient dans les flammes, transformant le papier en papillons de cendre noire.

— Tu n'es qu'un brouillon, Thorne, murmura le Double. Et je suis la version finale.

Le masque à gaz du Double modifiait sa voix, lui donnant une résonance métallique, inhumaine. Ses yeux, les mêmes que ceux de Thorne, brillaient derrière les visières de polycarbonate. Une symétrie terrifiante.

Thorne réagit par pur instinct de survie. Il n'essaya pas de reculer. Il se jeta en avant, ignorant la coupure qui lui brûla la gorge. Il saisit le poignet de son agresseur et envoya un coup de genou violent dans son plexus. Le choc fut absorbé par un gilet tactique en Kevlar.

Le Double ne recula pas d'un pouce. Il frappa Thorne au visage avec le plat de sa lame, un revers brutal qui envoya le prisonnier rouler dans les débris de verre et de tabac froid.

L'air était saturé d'une odeur de javel industrielle. Le personnel de nettoyage avait dû passer juste avant la mutinerie, frottant inutilement le sang futur sur le béton froid de Fresnes.

Dehors, le bâtiment gémissait. Un grondement sourd, celui de mille hommes brisant des barreaux, piétinant l'autorité. Le cliquetis incessant des trousseaux de clés abandonnés par les gardes en fuite résonnait dans les couloirs comme un carillon funèbre.

Thorne se redressa, crachant un mélange de sang et de poussière.

— Janus est mort, siffle Thorne. Tu n'as plus de maître.

— J'ai une mission. Et tu es la dernière preuve à effacer.

Une détonation fit trembler les murs. Un réservoir de gaz quelque part dans les cuisines. Le plafond de plâtre s'effrita, déversant une neige grise sur les deux hommes. Profitant de la diversion, Thorne projeta une chaise de bureau lourde vers le Double et s'élança vers la fenêtre.

Il n'y avait plus d'issue par les couloirs. La marée humaine des détenus aurait déchiqueté Thorne avant même qu'il puisse expliquer qui il était. Il brisa le vitrage renforcé d'un coup de crosse d'un Sig Sauer ramassé au sol.

L'air frais le frappa comme une gifle.

Il grimpa sur le rebord. Derrière lui, le Double traversait les flammes du bureau avec une lenteur prédatrice. Thorne sauta sur la corniche, ses doigts griffant la pierre de meulière, cette roche typique de la prison de Fresnes, construite à la fin du XIXe siècle pour isoler les âmes.

Le ciel de fer

Dehors, le monde était en colère. Un orage d'été, violent, électrique, s'abattait sur le Val-de-Marne. La pluie ne tombait pas ; elle s'écrasait.

Thorne escalada l'échelle de service rouillée, montant vers les toits. En bas, dans les cours de promenade en forme de camembert, les projecteurs balayaient des silhouettes en plein corps-à-corps. Le gaz lacrymogène formait une brume jaunâtre que la pluie peinait à dissiper.

Il atteignit le sommet du bloc 3. Le toit était une vaste étendue de zinc glissant, entrecoupée de cheminées de ventilation qui bourdonnaient comme des insectes géants.

Le Double apparut quelques secondes plus tard à l'autre bout de l'arête du toit. Il avait retiré son masque à gaz.

Le spectacle était insoutenable. C'était comme regarder un miroir doté d'une volonté propre. La même mâchoire carrée, la même cicatrice sur l'arcade sourcilière gauche – un souvenir d'un entraînement à Beyrouth en 2014 – mais avec un regard vide de toute humanité.

— Sais-tu pourquoi ils nous ont créés, Thorne ? cria le Double par-dessus le fracas du tonnerre.

— Pour faire le sale boulot que la République ne peut pas signer, répondit Thorne en se mettant en garde.

— Non. Pour être parfaits. Mais tu as développé une conscience. Un défaut de fabrication.

Le Double chargea. Sur le zinc mouillé, chaque mouvement était une danse avec la mort. Il maniait son couteau de combat avec une précision chirurgicale. Thorne esquiva une estocade qui aurait dû lui fendre le cœur, sentant le souffle de la lame contre son pull humide.

Il riposta par un direct du droit, bloqué. Un coup de coude, paré.

Ils étaient de force égale. Ils connaissaient les mêmes techniques de Krav Maga, les mêmes feintes de la DGSE. C'était un combat contre son propre reflet.

Un éclair déchira le ciel, illuminant la structure panoptique de Fresnes. Pendant une fraction de seconde, la prison apparut comme elle l'était vraiment : une machine à broyer les hommes, une étoile de pierre sombre au milieu d'un océan de banlieue.

Le Double saisit Thorne à la gorge et le projeta contre une imposante unité de climatisation. Le métal résonna. Thorne sentit une côte craquer. La douleur était une brûlure froide.

— Tu n'as pas l'instinct de tueur, Thorne. Tu penses encore à la morale. À Fresnes, la morale est un luxe que les morts ne peuvent pas s'offrir.

Le Double leva sa lame pour le coup de grâce.

Thorne plongea la main dans sa poche de veste. Ses doigts rencontrèrent un objet métallique, froid et lourd. Le trousseau de clés du quartier de haute sécurité qu'il avait récupéré sur le corps du gardien-chef.

Au moment où le Double s'élançait, Thorne ne frappa pas avec ses poings. Il utilisa le trousseau comme un poing américain improvisé, les clés dépassant entre ses phalanges.

Le coup percuta la tempe du Double. Un bruit de craquement. Le Double vacilla, désorienté. La pluie s'engouffra dans ses yeux.

Thorne ne lui laissa pas le temps de récupérer. Il l'empoigna par le col de son équipement tactique et le fit basculer vers le bord du toit.

Ils se retrouvèrent tous deux à l'équilibre précaire, au-dessus du vide. Cinquante mètres plus bas, le béton des cours.

La vérité des ombres

— Pourquoi ? lâcha Thorne, à bout de souffle. Pourquoi avoir pris ma place ?

Le Double eut un rire qui se transforma en quinte de toux sanglante. Il ne semblait plus avoir peur.

— Je n'ai pas pris ta place... Thorne... On nous a libérés tous les deux du laboratoire. Mais ils n'avaient besoin que d'un seul "Thorne" pour le monde extérieur. L'autre devait rester dans l'ombre de Fresnes. Tu crois vraiment être l'original ?

Thorne sentit ses membres s'engourdir. Le doute, plus mortel que la lame.

— Je me souviens de ma mère, articula Thorne entre ses dents serrées. Je me souviens de l'odeur des pins à l'été.

— Des souvenirs implantés, cracha le Double. Des images de synthèse. Regarde tes mains, Thorne. Regarde comme elles tremblent. C'est la dégénérescence cellulaire. Janus n'était pas un projet de clonage... c'était un projet de remplacement.

Le Double saisit soudainement le poignet de Thorne. Son sourire était une blessure ouverte.

— Si je tombe, tu tombes. C'est la seule façon de terminer l'équation.

Un nouvel éclair, plus proche cette fois, frappa le paratonnerre de l'aile centrale. La décharge fit vibrer la structure même du bâtiment.

Dans un effort désespéré, Thorne tenta de se dégager, mais le Double se laissa basculer en arrière, entraînant Thorne dans sa chute.

Pendant une seconde éternelle, il n'y eut plus que la pluie, le vent et l'apesanteur.

Puis, un choc.

Thorne ne s'écrasa pas sur le béton. Il s'était pris dans les filets anti-suicide tendus au-dessus de la cour d'honneur, un ajout moderne aux vieilles pierres de 1898. Les mailles de nylon brûlèrent sa peau alors qu'il rebondissait violemment.

Il resta là, suspendu entre ciel et terre, le souffle coupé, le corps meurtri.

Le Double, lui, n'avait pas eu cette chance. Ou peut-être l'avait-il calculé.

Thorne tourna la tête, le regard flou. Le filet oscillait dangereusement. En dessous, dans la cour inondée, le corps de son "frère" gisait, désarticulé. La pluie lavait déjà son visage, rendant ses traits identiques à ceux de Thorne plus étranges encore dans la mort.

Mais Thorne remarqua alors un détail qui lui glaça le sang.

Le Double tenait quelque chose dans sa main crispée. Un petit boîtier électronique. Une balise de localisation qui clignotait d'une lueur rouge, régulière, insistante.

Un vrombissement lourd commença à couvrir le bruit de la pluie et de la mutinerie. Thorne leva les yeux vers le ciel noir.

Ce n'était pas le tonnerre.

Trois hélicoptères de combat noirs, sans immatriculation, surgissaient de l'obscurité, leurs projecteurs convergeant vers le filet où Thorne était pris au piège comme un insecte.

Une voix amplifiée tonna au-dessus du fracas des pales :

— Sujet Alpha repéré. Procédez à l'élimination du témoin. Janus doit rester dans l'ombre.

Thorne chercha son arme. Vide. Ses mains étaient emmêlées dans les mailles de nylon.

Le premier hélicoptère inclina son nez, révélant le canon rotatif d'une mitrailleuse de sabord.

Thorne ferma les yeux une fraction de seconde. Il n'était pas sorti de Fresnes. La prison venait simplement de s'agrandir.

[À SUIVRE]

Chapitre 11

Le Maître des Pantins

CHAPITRE : LE MAÎTRE DES PANTINS

Le fracas est apocalyptique.

Les canons rotatifs M134 ne tirent pas des balles ; ils vomissent un ruban de feu continu. Le sol de la cour de promenade explose en une succession de geysers de béton et de poussière. Thorne se jette de côté, le filet de nylon se déchirant sous les impacts de 7.62 mm. La physique est simple : trois mille coups par minute. Rien ne survit à une telle saturation.

Sauf que Thorne n'est plus là où ils tirent.

Il roule, s'extirpant des mailles comme une bête traquée, et plonge dans l'ombre d'un renforcement de la Division 3. Derrière lui, le « Double » n'a pas eu sa chance. Le corps a été littéralement vaporisé par la grêle de plomb. La balise rouge, elle, continue de clignoter parmi les débris de chair et de tissu.

Thorne s'enfonce dans les entrailles de la prison.

I. L'ODEUR DU PURGATOIRE

L'air change instantanément. À l'extérieur, c'était l'ozone et l'acier brûlant. Ici, c'est le royaume de la décomposition administrative. L'odeur de la javel industrielle, acide, qui brûle les narines, mêlée à celle, plus rance, du tabac gris consommé par des générations de matons nerveux.

Il court dans un couloir de service. Au-dessus de lui, le bourdonnement des ventilateurs défectueux ressemble à un râle d'agonie. Les néons, fatigués, clignotent avec une régularité de métronome fou, projetant des ombres saccadées sur les murs suintants.

Fresnes n'est pas une prison ordinaire. Construite à la fin du XIXe siècle par l'architecte Henri Giniez, elle a été conçue sur le modèle panoptique, une machine à voir sans être vu. Mais ce soir, la machine s'est retournée contre ses créateurs.

Thorne s'arrête net. Au bout du couloir, près de l'accès aux bureaux de la direction, un homme s'effondre contre un mur de briques.

C'est lui. Le Directeur. Ou du moins, l'homme qui en portait le costume depuis des mois.

Il ne ressemble plus au tyran de fer qui haranguait les gardiens lors de l'appel. Sa veste est déchirée, son visage est un masque de sueur et de sang. Une plaie béante à l'épaule sature sa chemise d'un rouge sombre, presque noir sous la lumière crue des tubes fluorescents.

— Thorne... crache-t-il dans un sifflement pulmonaire.

Thorne s'approche, ses mouvements sont fluides, prédateurs. Il ramasse une clé de douze qui traîne sur un chariot de maintenance. Une arme de fortune, mais efficace.

— Qui êtes-vous ? demande Thorne. Sa voix est un rasoir.

L'homme rit, un bruit sec qui se termine en quinte de toux sanglante. Il sort un paquet de Gauloises froissées de sa poche, tente d'en allumer une. Ses doigts tremblent trop. Thorne lui prend le briquet, allume la cigarette et la lui met entre les lèvres.

— Un condamné à mort, comme vous, répond le faux directeur. Ils n'aiment pas les témoins. Même ceux qui portent leurs galons.

II. L'ARCHITECTE DE L'OMBRE

Le cliquetis métallique des trousseaux de clés résonne au loin. Les « Nettoyeurs » de Janus ont pénétré dans le bâtiment. Ils progressent avec une discipline de fer, vérifiant chaque cellule, chaque recoin.

— Qui est Janus ? tonne Thorne en saisissant l'homme par le col.

Le faux directeur laisse échapper une bouffée de fumée bleue. L'odeur du tabac froid envahit l'espace réduit.

— Janus n'est pas un groupe. C'est une fonction. Une porte qui s'ouvre sur les deux mondes : la loi apparente et la nécessité occulte.

Il s'interrompt, ses yeux s'agrandissant sous l'effet de la douleur.

— Vous pensiez que Fresnes était une prison ? C'est un centre de tri, Thorne. Un incinérateur politique. On n'envoie pas ici les criminels de droit commun. On y envoie ceux qui font trembler les fondations du Palais. Les journalistes trop curieux. Les magistrats trop intègres. Et les pions qui en savent trop.

Thorne resserre sa prise.

— Le nom. Donnez-moi le nom du Maître des Pantins.

Le mourant sourit, révélant des dents tachées de sang.

— Le Garde des Sceaux. Le Ministre de la Justice lui-même... Marc d'Estain.

Le silence qui suit est plus lourd que le béton des murs. D'Estain. L'homme qui, à la télévision, prône la transparence totale et la réforme humaniste des prisons. L'idole des plateaux, le favori pour les prochaines présidentielles.

— C'est lui, poursuit l'homme dans un souffle. Fresnes est son jardin secret. Il utilise les fonds spéciaux pour financer Janus. Les détenus qui « disparaissent » lors de mutineries ou de suicides suspects ne sont pas morts. Ils sont... réaffectés. Ou éliminés. Comme vous deviez l'être.

III. LA MÉCANIQUE DU CHAOS

Thorne lâche le col de l'homme. La révélation est une décharge électrique. Tout s'éclaire. L'évasion facilitée, le double, la traque médiatique. Tout était orchestré pour que Thorne soit abattu en tentant de s'échapper, faisant de lui le coupable idéal pour un crime qu'il n'avait pas commis.

— Pourquoi moi ?

— Parce que vous avez servi dans la DGSE, Thorne. Vous aviez accès aux dossiers sur l'Afrique. Les dossiers de financement. D'Estain ne pouvait pas prendre le risque que vous parliez.

Un bruit sourd retentit à l'autre bout du couloir. Le fracas d'une porte blindée que l'on fait sauter à l'explosif souple.

— Ils arrivent, murmure le faux directeur. Écoutez-moi... Dans mon bureau... le coffre... derrière la photo de la prison en 1898. Le code est la date de l'exécution de Laval. 151045. Tout y est. Les ordres signés. Les preuves des transferts de fonds.

L'homme s'affaisse brusquement. Sa cigarette tombe sur le sol mouillé de javel. Elle s'éteint dans un petit grésillement. Ses yeux restent ouverts, fixant le néon qui finit par griller dans un dernier claquement sec.

Thorne est maintenant dans le noir complet.

Il connaît cette obscurité. C'est celle des cellules d'isolement, celle où l'on perd la notion du temps et de l'espace. Mais cette fois, il a une direction.

IV. LE CLIQUETIS DE LA MORT

Thorne se relève. Ses sens sont en alerte maximale. Il perçoit le rythme des respirations de ses poursuivants, à une cinquantaine de mètres. Ils utilisent des lunettes de vision nocturne GPNVG-18. Il est un phare dans leur nuit.

Il doit bouger.

Il se glisse le long du mur, évitant les flaques. Le cliquetis des clés des gardiens, maintenant sous le commandement des commandos de Janus, se rapproche. C'est un son psychologique, destiné à briser les nerfs des prisonniers. Un rappel constant que la liberté est à une serrure de distance, mais que la clé n'est jamais entre vos mains.

Il atteint le hall central, le « Rond-Point ». C'est ici que les quatre divisions de Fresnes convergent. Un espace immense, froid, où chaque murmure est amplifié par la coupole.

Soudain, un faisceau laser vert balaye le mur à quelques centimètres de sa tête.

— Cible identifiée au niveau 0, hurle une voix radio. Feu à volonté.

Le silence de la prison est pulvérisé. Les balles subsoniques sifflent dans l'air,

ricochant sur les rambardes en fer forgé.

Thorne ne riposte pas. Il n'a rien pour le faire. Il court vers l'escalier en colimaçon, montant les marches quatre par quatre. Son objectif n'est plus la sortie. Son objectif est le bureau du directeur. L'antre de la bête.

Il parvient au deuxième étage, les poumons en feu. Derrière lui, les commandos progressent avec une lenteur méthodique, une efficacité de prédateurs au sommet de la chaîne alimentaire.

Il pousse la porte massive en chêne du bureau de la direction. L'odeur ici est différente : cire de luxe, cuir vieux de cinquante ans, et une pointe de cognac. Le bureau du Maître des Pantins.

Il se précipite vers le cadre. La photo sépia de la prison en 1898. Une structure magnifique et terrifiante.

Il l'arrache du mur. Le coffre est là. Un modèle Fichet-Bauche encastré dans le béton.

Ses doigts volent sur le cadran.

1... 5... 1... 0... 4... 5.

Un déclic métallique. La porte du coffre pivote.

À l'intérieur, une simple clé USB noire et un dossier cartonné marqué du sceau du Ministère de la Justice.

Thorne s'en saisit au moment même où la porte du bureau vole en éclats sous l'impact d'un bélier hydraulique.

Une grenade flash-bang roule sur le tapis.

— Fermez les yeux ! hurle Thorne pour lui-même.

L'explosion de lumière blanche est aveuglante, même à travers ses paupières closes. Le son est un mur qui le percute de plein fouet.

Désorienté, il bascule par-dessus le bureau. Des mains gantées de Kevlar se saisissent de lui. Une botte s'écrase sur son poignet, le forçant à lâcher le dossier.

Une ombre se détache de l'entrée. Ce n'est pas un soldat. C'est un homme en costume trois-pièces, impeccable malgré l'heure tardive. Marc d'Estain.

Le Ministre de la Justice s'approche de Thorne, cloué au sol par deux colosses en noir. Il ramasse le dossier, le tapote contre sa cuisse avec une nonchalance aristocratique.

— Vous êtes tenace, Thorne. C'est une qualité rare chez les hommes de votre espèce. Mais vous avez fait une erreur fondamentale.

D'Estain se penche, son visage à quelques centimètres de celui de Thorne. Son haleine sent la menthe poivrée.

— Vous avez cru que Fresnes était une prison dont on s'évade.

Le Ministre sourit et sort un petit boîtier noir de sa poche, identique à celui que le Double tenait dans la cour.

— Fresnes n'est pas une prison, Thorne. C'est un cercueil. Et je viens de fermer le couvercle.

D'Estain appuie sur un bouton.

Au loin, dans les sous-sols de la prison, un vrombissement sourd commence à faire vibrer les fondations. Un son que Thorne reconnaît instantanément. Le bruit de l'amorçage de charges de démolition.

D'Estain se redresse, ajuste sa cravate.

— Adieu, Sujet Alpha. Demain, la France pleurera la perte d'un monument historique... et de son criminel le plus recherché, victimes d'une malheureuse fuite de gaz lors de la mutinerie.

Le Ministre quitte la pièce alors que les commandos reculent, gardant leurs armes braquées sur Thorne.

La porte blindée se referme. Le verrou s'enclenche dans un cliquetis définitif.

Thorne est seul dans le bureau. Le compte à rebours numérique sur le mur, synchronisé avec les charges, affiche : ****00:59****.

****[À SUIVRE]****

Chapitre 12

L'Ombre Perpétuelle

****CHAPITRE : L'OMBRE PERPÉTUELLE****

****00:59.****

Le rouge du compte à rebours brûle la rétine de Thorne. Un battement de cœur par seconde. D'Estain a raison sur un point : Fresnes est un chef-d'œuvre d'architecture carcérale. Conçue par Paul Héneux à la fin du XIXe siècle, sa structure en « peigne » est censée isoler les flux. Mais Thorne connaît une faille que les plans officiels ont oubliée depuis la rénovation de 2011.

****00:48.****

L'odeur arrive avant le souffle. Une effluve chimique, acre. Ce n'est pas seulement du gaz. C'est un accélérateur. D'Estain ne veut pas juste une explosion ; il veut une crémation. Thorne ne regarde plus la porte blindée. Elle est scellée par un verrou électromagnétique à rupture. Infranchissable sans le code.

Il se jette au sol. Sous le bureau en chêne massif du directeur, la moquette cache une trappe technique. Un accès étroit vers les gaines de ventilation.

****00:35.****

Le vrombissement s'intensifie. Les fondations de la division 3 tremblent. Thorne arrache la grille à mains nues, le métal lui cisaille les phalanges. La douleur est une information, rien de plus. Il s'engouffre dans le conduit. L'espace est saturé d'une

poussière centenaire et d'une odeur de javel industrielle qui lui brûle les poumons.

****00:22.****

Il rampe. Le métal résonne. Au-dessus de lui, le bourdonnement des ventilations défectueuses devient un hurlement de turbine. Thorne sait que les charges ont été placées sur les piliers de soutènement du bloc central. Si le plafond s'effondre, la gaine deviendra son linceul de zinc.

****00:10.****

Il atteint le coude du conduit. Une grille donne sur le vide de la cage d'ascenseur de service.

****00:05.****

Il défonce la grille d'un coup de botte.

****00:02.****

Il saute. Ses doigts accrochent le câble graisseux.

****00:01.****

****00:00.****

L'enfer se déchaîne au-dessus de lui.

Une onde de choc thermique dévale la cage d'ascenseur. Le fracas est total, une déchirure de la réalité. Le béton hurle, les vitres explosent en une pluie de diamants mortels. Thorne se laisse glisser le long du câble, le frottement brûlant ses gants

jusqu'au cuir de la paume. Il touche le fond, une fosse de maintenance obscure, alors que des tonnes de gravats s'abattent dans un nuage de suie et de plâtre.

Puis, le silence. Un silence de tombe.

****Trois jours plus tard.****

L'appartement de Thorne n'est plus qu'une escale. L'air y est lourd, chargé d'une odeur de tabac froid qui s'accroche aux rideaux comme une seconde peau. Sur la table de cuisine, une lampe de bureau projette une lumière crue sur les dossiers qu'il a réussi à exfiltrer avant le chaos. Les preuves de l'existence du « Double », les contrats d'extraction de d'Estain, la liste des Sujets.

Le téléphone fixe grésille. Une interférence familière.

On frappe à la porte. Pas un coup désordonné de policier de quartier. Trois coups secs, espacés, professionnels.

Thorne ne prend pas son arme. Il sait que c'est inutile. Il ouvre.

Deux hommes en costume sombre. Derrière eux, un commissaire de la DGSI que Thorne a croisé dans une autre vie. L'homme ne sourit pas. Il porte un dossier sous le bras, estampillé d'un tampon rouge : ***SECRET DÉFENSE***.

— Thorne, dit le commissaire d'une voix monocorde. Rendez-moi les documents.

— Ils sont déjà numérisés, ment Thorne. Envoyés sur trois serveurs différents.

Le commissaire entre sans invitation. Il désigne la pile de papiers sur la table.

— Non. Vous n’avez rien envoyé. Nos brouilleurs couvrent ce bloc depuis votre arrivée. Et vos contacts à la presse ? Ils ont reçu des consignes. Pour l’opinion publique, Fresnes a subi une catastrophe technique. Une tragédie humaine due à l’obsolescence des infrastructures. Le Sujet Alpha est officiellement mort dans l’incendie.

— Et d’Estain ?

— Le Ministre a la confiance totale de l’Élysée. Vos preuves n’existent pas, Thorne. Elles ne sont que des bruits dans le système. Des glitches.

Un agent s’approche et saisit les dossiers. Thorne ne bouge pas. Il regarde les preuves de sa propre existence, de sa propre traque, disparaître dans un sac en plastique scellé.

— L’enquête est classée, conclut le commissaire. Pour raison d’État. Considérez-vous comme un fantôme. Les fantômes qui restent silencieux ont une vie longue. Les autres finissent dans des cercueils qui, cette fois, ne s’ouvrent pas.

Ils repartent. Le cliquetis métallique de leurs pas s’estompe dans le couloir de béton de l’immeuble.

Thorne est seul.

Il s’assoit derrière son bureau. Le néon au plafond clignote, un tic-tac visuel insupportable. L’ambiance est celle d’une fin de règne. Le bourdonnement de la ville au dehors semble lointain, irréel. Il ramasse un cendrier, le vide mécaniquement. La javel qu’il a utilisée pour nettoyer les traces de sang sur ses mains imprègne encore l’air, se mélangeant à la fumée de sa cigarette.

Il est une ombre dans une pièce vide. Un homme sans dossier dans un pays qui ne jure que par l'administration.

Soudain, le téléphone portable, celui qu'il garde pour les urgences absolues, vibre sur le bois brut.

Numéro masqué.

Thorne hésite, puis décroche. Il ne dit rien. Il attend.

— Je savais que le béton de Fresnes était trop tendre pour vous, Thorne.

La voix est suave, posée. C'est la voix de l'homme qui a tenté de le transformer en cendres soixante-douze heures plus tôt. Le Ministre d'Estain.

— Vous avez mon numéro, constate Thorne. C'est une erreur tactique.

— Au contraire. C'est une offre d'emploi.

Thorne lâche une bouffée de fumée grise. Ses yeux se fixent sur le clignotement du néon.

— Vous avez essayé de me tuer, d'Estain.

— C'était professionnel, Thorne. Une nécessité administrative. Mais la situation a évolué. Le dossier que vous possédiez... il manquait une page. Une page que même moi je ne parviens pas à retrouver.

Thorne sourit, un rictus sans joie.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un nouveau Sujet a disparu. Pas un prisonnier cette fois. Un homme de l'ombre, comme vous. Un autre "mort-vivant" qui possède des informations capables de raser ce ministère et quelques autres avec. Je n'ai personne d'assez... extérieur au système pour le traquer.

— Pourquoi j'accepterais ?

À l'autre bout du fil, le silence dure quelques secondes. On entend le froissement d'un tissu coûteux, sans doute d'Estain ajustant sa cravate devant un miroir doré.

— Parce que je suis le seul à pouvoir vous rendre votre nom, Thorne. Et parce que, si vous refusez, vous resterez dans cette pièce, à sentir l'odeur de la javel et du tabac, jusqu'à ce que l'oubli vous dévore. Vous n'êtes pas fait pour la paix. Vous êtes fait pour l'ombre.

Thorne regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Pas de peur. D'adrénaline. L'ombre perpétuelle l'appelle à nouveau.

— Donnez-moi un nom, dit Thorne.

— On l'appelle le Passeur. Il a été vu pour la dernière fois dans les catacombes, sous le XIV^e arrondissement. Il vous attend, Thorne. Ou peut-être que c'est lui qui vous chasse déjà.

La communication coupe.

Thorne se lève. Le néon s'éteint brusquement, plongeant le bureau dans le noir complet. Seule la braise de sa cigarette brille, comme un œil de prédateur dans la nuit.

Dans le silence de l'appartement, un cliquetis métallique retentit.

Thorne vient de charger son arme.

[À SUIVRE]

FIN

Merci d'avoir lu "L'Ombre de Fresnes"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)